

# PLATON



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions

# NOTE DE L'ÉDITEUR



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet  
[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Platon a élaboré sa propre pensée en reprenant le travail de certains de ses prédécesseurs, en particulier Socrate. Son œuvre, presque exclusivement composée de dialogues, est d'une remarquable richesse de style et de contenu. C'est avec plaisir que nous vous proposons dans la présente édition l'intégralité de ses œuvres traduites par Victor Cousin.

**NB :** Les références chiffrées de Victor Cousin figurent dans le corps du texte telles qu'on les trouve dans l'édition originale.

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toutes autres demandes, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez être informé de nos actualités et des mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

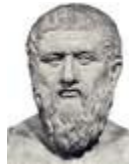
Arvensa Editions

Tous droits réservés Arvensa® Editions

ISBN EPUB : 9782368410158

ISBN PDF : 9782368410394

# LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

- [NOTE DE L'ÉDITEUR](#)
  
- [EUTHYPHRON](#)
- [APOLOGIE DE SOCRATE](#)
- [CRITON](#)
- [PHÉDON](#)
- [THÉÉTÈTE](#)
- [PHILÈBE](#)
- [PROTAGORAS](#)
- [GORGIAS](#)
- [LYSIS](#)
- [HIPPIAS](#)
- [MÉNEXÈNE](#)
- [ION](#)
- [LE SECOND HIPPIAS](#)
- [EUTHYDÈME](#)
- [LE PREMIER ALCIBIADE](#)
- [LE SECOND ALCIBIADE](#)
- [HIPPARQUE](#)
- [LES RIVAUX](#)
- [THÉAGÈS](#)
- [CHARMIDE](#)
- [LACHÈS](#)
- [PHÈDRE](#)
- [MÉNON](#)
- [LE BANQUET](#)
- [LES LOIS](#)
- [LA RÉPUBLIQUE](#)
- [CRATYLE](#)
- [LE SOPHISTE](#)

- [LE POLITIQUE](#)
- [PARMÉNIDE](#)
- [TIMÉE](#)
- [CRITIAS](#)
- [TIMÉE DE LOCRES](#)
- [ÉPINOMIS](#)
- [MINOS](#)
- [CLITOPHON](#)
- [LETTRES DE PLATON](#)
- [DIALOGUES APOCRYPHES](#)

### ➤ Annexes

- [TESTAMENT DE PLATON](#)
- [PLATON SELON DIOGÈNE LAËRCE](#)
- [LA VIE ET L'OEUVRE DE PLATON \(Emile Chambry\)](#)
- [BIOGRAPHIE DE PLATON](#)
- [SOCRATE](#)



PLATON: OEUVRES COMPLÈTES : 43 TITRES (ANNOTÉS)

Acheter l'intégralité du livre :





# EUTHYPHRON OU De la Sainteté<sup>[1]</sup>

---

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

**Euthyphron** (ou **de la sainteté**) est un dialogue de Platon qui appartient à la série dite des « Premiers Dialogues », composés à l'époque où l'auteur était encore jeune et qui ont en général la vertu pour objet. La date de la rédaction exacte reste cependant incertaine, les commentateurs la faisant varier de 399, juste avant le procès de Socrate à 395 av. J-C, quelques années après sa mort.

Le dialogue est censé se dérouler en 399 av. J.-C., plus précisément entre l'accusation portée par Méléto contre Socrate et le procès proprement dit de ce dernier.

Socrate est attaqué en graphè, procès public intenté au nom de la communauté tout entière, et non en privé. D'emblée, Socrate tourne en dérision la suffisance de celui qui croit savoir quelque chose, et sa distance moqueuse face au devin se marque dès le début de leur discussion.

Euthyphron est un personnage obscur mais semblant avoir réellement existé, comme il est de règle chez les personnages mis en scène par Platon. Les faits rapportés dans le dialogue qui porte son nom sont sans doute eux-mêmes exacts, et bien connus par les Athéniens de l'époque : en tant que devin réputé intraitable dans le domaine de la droiture et de la piété, il aurait traduit son propre père en justice pour avoir laissé mourir au fond d'une fosse un de ses ouvriers, lequel venait par ailleurs d'assassiner quelqu'un. Il est difficile de dire si cet Euthyphron correspond au personnage du même nom présent dans le Cratyle, mais rien ne semble a priori y faire objection : son nom est éponyme d'un dialogue platonicien, et il est question de lui dans le Cratyle. Victor Cousin dit qu'il s'agit du même personnage<sup>[2]</sup>, Luc Brisson<sup>[3]</sup> n'est pas de cet avis.

Dans le dialogue entre Euthyphron et Socrate, le dialogue de Platon sur la piété, Socrate demande sans cesse à Euthyphron ce que sont



l'eusébie et l'hosiôtês. Cependant, les deux termes ne semblent pas être exactement synonymes. Tandis que l'eusébie désigne le fait d'accomplir pour les dieux ce qui est établi, traditionnel et convenu, l'hosiôtês implique une rectitude, une droiture ou une justice qui n'est pas nécessairement celle de la tradition, mais qui est de l'ordre de ce qui est juste en soi. Platon, en employant les deux termes comme s'ils voulaient dire la même chose, tenterait d'éveiller chez Euthyphron la question de la justesse ou de la moralité de ce qui est fait de manière coutumière, ce qui a été établi de manière empirique. Il confronte ainsi l'eusébie comme attitude rituelle et traditionnelle envers les dieux à l'hosiôtês comme respect d'une loi divine. Le culte des dieux dans les cités grecques, comme le sera la religion romaine, est essentiellement une affaire politique, académique. Le culte des dieux concerne la piété et les vertus des citoyens, et, par là, le succès et la conservation de la cité.

À Socrate qui lui demande ce que font les dieux pour un homme épris d'eusébie et d'hosiôtês, Euthyphron répond : « Ce que je puis te dire en général, c'est que la sainteté consiste à se rendre les dieux favorables par ses prières et ses sacrifices, et qu'ainsi elle conserve les familles et les cités; que l'impiété consiste à faire le contraire, et qu'elle perd et ruine tout »

En ce qui concerne la question de la piété, le lecteur n'est laissé qu'avec un début de réponse à la question initialement posée : elle est, pense Euthyphron, une partie du juste. Mais quelle partie, et comment la définir plus précisément ? On ne parvient pas à répondre à cette question. Peut-être la question est-elle mal posée ? Peut-être la piété n'est-elle pas, comme l'affirme Euthyphron, une partie de la justice, mais la justice même ?

La portée philosophique de l'Euthyphron se déploie néanmoins sur un autre plan : c'est du mode de vie philosophique dont il est question. En ce sens, L'Euthyphron forme en quelque sorte un prologue ou un appendice à l'Apologie de Socrate. En effet, un des soucis de Platon ici, tout comme dans l'Apologie, est d'illustrer et de défendre le mode de vie philosophique par opposition à un mode de vie non-philosophique (ici illustré par Euthyphron qui va jusqu'à accuser son père au nom de la piété alors que lui-même ne sait pas ce qu'est la piété).

Dans l'Euthyphron, l'Ousia est démontrée comme l'essence, c'est-à-dire la nature invariable et stable. Il est important de connaître l'emploi fait par Platon de ce concept, puisque la philosophie aristotélicienne entretient un rapport critique diversement interprétable avec le platonisme.

Le but du dialogue n'était sans doute pas de répondre complètement à la question de la piété, mais de fournir au lecteur un modèle exemplaire de discussion socratique, afin de l'encourager à continuer lui-même la recherche philosophique en usant des mêmes méthodes de raisonnement.

Ce dialogue peut aussi être vu comme une invitation à la réflexion sur la piété. À la fin, le lecteur est en effet déçu, car il ne trouve aucune définition claire de la piété. Toutefois, plusieurs indices laissent croire que Platon avait une certaine idée de la piété et que cette idée était assez précise et claire malgré tout. Comment alors reconstruire cette idée de la piété dans l'hypothèse où Platon aurait volontairement brouillé les cartes pour inciter le lecteur à réfléchir par lui-même ? La méthode est très simple : il faut répertorier les idées que Socrate n'a pas réfutées par un argument valide et, avec ces idées, reformuler la définition de la piété.

Socrate était-il impie ? La réponse est claire et nette : non, il n'était pas impie et, au contraire, il était un exemple honorable de piété. Socrate était en effet celui qui consacrait sa vie au service public, et cela, gratuitement (contrairement aux sophistes) : il questionnait sans relâche ses concitoyens de manière à éradiquer la double ignorance, soulever les problèmes les plus criants de la cité athénienne et mettre en valeur la quête d'une vérité universellement valable, ce qui est sûrement essentiel au maintien de la justice dans les demeures privées et dans l'ensemble des communautés politiques.

## PERSONNAGES

EUTHYPHRON<sup>[4]</sup>, Devin; SOCRATE.

### EUTHYPHRON.

Quelle nouveauté, Socrate ? Quitter tes habitudes du Lycée pour le portique du Roi<sup>[5]</sup> ! J'espère que tu n'as pas, comme moi, un procès devant le Roi?

### SOCRATE.

Non pas un procès, Euthyphron : les Athéniens appellent cela une affaire d'état.

### EUTHYPHRON.

Une affaire d'état ! Quelqu'un t'accuse apparemment; car pour toi, Socrate, je ne croirai jamais que tu accuses personne.

### SOCRATE.

Certainement non.

### EUTHYPHRON.

Ainsi donc, c'est toi qu'on accuse?

### SOCRATE.

Justement.

### EUTHYPHRON.

Et quel est ton accusateur?

### SOCRATE.

Je ne le connais guère personnellement; il paraît que c'est un jeune homme assez obscur; on l'appelle, je crois, Mélitus<sup>[6]</sup>; il est du bourg de Pithos<sup>[7]</sup>. Si tu te rappelles quelqu'un de Pithos, qui se nomme Mélitus, et qui ait les cheveux plats, la barbe rare, le nez recourbé, c'est mon homme.

**EUTHYPHRON.**

Je ne me rappelle personne qui soit ainsi fait; mais quelle accusation, Socrate, ce Mélitus intente-t-il donc contre toi?

**SOCRATE.**

Quelle accusation ? Une accusation qui ne marque pas un homme ordinaire; car, à son âge, ce n'est pas peu que d'être instruit dans des matières si relevées. Il dit qu'il sait tout ce qu'on fait aujourd'hui pour corrompre la jeunesse, et qui sont ceux qui la corrompent. C'est apparemment quelque habile homme qui, connaissant mon ignorance, vient, devant la patrie, comme devant la mère commune, m'accuser de corrompre les hommes de son âge : et, il faut l'avouer, il me paraît le seul de nos hommes d'état qui entende les fondements d'une bonne politique; car la raison ne dit-elle pas qu'il faut commencer par l'éducation des jeunes gens, et travailler à les rendre aussi vertueux qu'ils peuvent l'être, comme un bon jardinier donne ses premiers soins aux nouvelles plantes, et ensuite s'occupe des autres ? Mélitus tient sans doute la même conduite, et commence par nous retrancher, nous qui corrompons les générations dans leur fleur, comme il s'exprime, après quoi il étendra ses soins bienfaisants sur l'âge avancé, et rendra à sa patrie les plus grands services. On ne peut attendre moins d'un homme qui sait si bien commencer.

**EUTHYPHRON.**

Je le voudrais, Socrate; mais je tremble de peur du contraire; car, pour nuire à la patrie il ne peut mieux commencer qu'en attaquant Socrate. Mais apprends-moi, je te prie, ce qu'il t'accuse de faire pour corrompre la jeunesse.

**SOCRATE.**

Des choses qui d'abord, à les entendre, paraissent tout-à-fait absurdes; car il dit que je fabrique des dieux, que j'en introduis de nouveaux, et que je ne crois pas aux anciens; voilà de quoi il m'accuse.

**EUTHYPHRON.**

J'entends; c'est à cause de ces inspirations extraordinaires, qui, dis-tu, ne t'abandonnent jamais<sup>[8]</sup>. Sur cela, il vient t'accuser devant ce tribunal d'introduire dans la religion des opinions nouvelles, sachant bien que le peuple est toujours prêt à recevoir ces sortes de calomnies. Que ne m'arrive-t-il pas à moi-même, lorsque, dans les assemblées, je parle des choses divines, et que je prédis ce qui doit arriver ! ils se moquent tous de moi comme d'un fou : ce n'est pas qu'aucune des choses que j'ai prédites ait manqué d'arriver; mais c'est qu'ils nous portent envie à tous tant que nous sommes, qui avons quelque mérite. Que faire ? Ne pas s'en mettre en peine, et aller toujours son chemin.

### **SOCRATE.**

Mon cher Euthyphron, être un peu moqué n'est peut-être pas une grande affaire : car, après tout, à ce qu'il me semble, les Athéniens s'embarrassent assez peu qu'un homme soit habile, pourvu qu'il renferme son savoir en lui-même; mais dès qu'il s'avise d'en faire part aux autres, <sup>[3d]</sup> alors ils se mettent tout de bon en colère, ou par envie, comme tu dis, ou par quelque autre raison.

### **EUTHYPHRON.**

Quant à cela, je n'ai pas grande tentation, Socrate, d'éprouver les sentiments qu'ils ont pour moi.

### **SOCRATE.**

Voilà donc pourquoi tu es si fort réservé, et ne communique pas volontiers ta sagesse; mais, pour moi, et je crains fort que les Athéniens ne s'en soient aperçus, l'amour que j'ai pour les hommes me porte à leur enseigner tout ce que je sais, non-seulement sans leur demander de récompense, mais en les prévenant même, et en les pressant de <sup>[3e]</sup> m'écouter. Si l'on se contentait de me plaisanter un peu, comme tu dis qu'on le fait de toi, ce ne serait pas chose si désagréable que de passer ici quelques heures à rire et à se divertir; mais si on le prend au sérieux, il n'y a que vous autres devins qui sachiez ce qui en adviendra.

### **EUTHYPHRON.**

J'espère que tout ira bien, Socrate, et que tu conduiras heureusement à bout ton affaire, comme moi la mienne.

**SOCRATE.**

Tu as donc ici quelque affaire ? Te défends-tu, ou poursuis-tu?

**EUTHYPHRON.**

Je poursuis.

**SOCRATE.**

Et qui?

**EUTHYPHRON.**

[4a] Quand je te l'aurai dit, tu me croiras fou.

**SOCRATE.**

Comment ! Poursuis-tu quelqu'un qui ait des ailes?

**EUTHYPHRON.**

Celui que je poursuis, au lieu d'avoir des ailes, est si vieux qu'à peine il peut marcher.

**SOCRATE.**

Et qui est-ce donc?

**EUTHYPHRON.**

C'est mon père [9]

**SOCRATE.**

Ton père!

**EUTHYPHRON.**

Oui, mon père.

**SOCRATE.**

Eh ! de quoi l'accuses-tu?

**EUTHYPHRON.**

D'homicide.

**SOCRATE.**

D'homicide ! Par Hercule ! Voilà une accusation au-dessus de la portée du vulgaire, qui jamais n'en sentira la justice : un homme ordinaire ne [4b] serait pas en état de la soutenir. Pour cela, il faut un homme déjà fort avancé en sagesse.

**EUTHYPHRON.**

Oui, certes, fort avancé, Socrate.

**SOCRATE.**

Est-ce quelqu'un de tes parents, que ton père a tué. Il le faut; car, pour un étranger, tu ne mettrais pas ton père en accusation.

**EUTHYPHRON.**

Quelle absurdité ! Socrate, de penser qu'il y ait à cet égard de la différence entre un parent et un étranger ! La question est de savoir si celui qui a tué, a tué justement ou injustement. Si c'est justement, il faut laisser en paix le meurtrier; si c'est injustement, tu es obligé de le [4c] poursuivre, fût-il ton ami, ton hôte. C'est te rendre complice du crime, que d'avoir sciemment commerce avec le criminel, et que de ne pas poursuivre la punition, qui seule peut vous absoudre tous deux. Mais pour te mettre au fait, le mort était un de nos fermiers, qui tenait une de nos terres quand nous demeurions à Naxos. Un jour, qu'il avait trop bu, il s'emporta si violemment contre un esclave, qu'il le tua. Mon père le fit mettre dans une basse-fosse, pieds et poings liés, et sur l'heure même il [4d] envoya ici consulter l'exégète [10] pour savoir ce qu'il devait faire, et pendant ce temps-là, négligea le prisonnier, comme un assassin dont la vie n'était d'aucune conséquence; aussi en mourut-il; la faim, le froid et la pesanteur de ses chaînes le tuèrent avant que l'homme que mon père avait envoyé fût de retour. Sur cela toute la famille s'élève contre moi, de ce que pour un assassin j'accuse mon père d'un homicide, qu'ils prétendent qu'il n'a pas commis : et quand même il l'aurait commis, ils soutiennent que je ne devrais pas le poursuivre, puisque le mort était un meurtrier; et que d'ailleurs c'est

une action impie qu'un fils poursuive [4e] son père criminellement : tant ils sont aveugles sur les choses divines, et incapables de discerner ce qui est impie et ce qui est saint.

**SOCRATE.**

Mais, par Zeus, toi-même, Euthyphron, penses-tu connaître si exactement les choses divines, et pouvoir démêler si précisément ce qui est saint d'avec ce qui est impie, que, tout s'étant passé comme tu le racontes, tu poursuivis ton père sans craindre de commettre une impiété?

**EUTHYPHRON.**

Je m'estimerais bien peu, et Euthyphron n'aurait guère d'avantage sur les [5a] autres hommes, s'il ne savait tout cela parfaitement.

**SOCRATE.**

O merveilleux Euthyphron ! je vois bien que le meilleur parti que je puisse prendre, c'est de devenir ton disciple, et de faire signifier à Mélitus, avant le jugement de mon procès, que j'ai toujours attaché le plus grand prix à bien connaître les choses divines; et qu'aujourd'hui, voyant qu'il m'accuse d'être tombé dans l'erreur en introduisant témérairement des idées nouvelles sur la religion, je me suis mis à ton [5b] école. Ainsi, Mélitus, lui dirai-je, si tu avoues qu'Euthyphron est habile en ces matières, et qu'il a les bonnes opinions, sache que je pense comme lui, et cesse de me poursuivre; si, au contraire, tu tiens qu'Euthyphron n'est pas orthodoxe, fais assigner le maître avant l'écolier. Accuse-le de perdre, non pas les jeunes gens, mais les vieillards, son père et moi : moi, en m'enseignant une fausse doctrine; son père, en le poursuivant d'après cette doctrine. Que si, sans aucun égard à ma demande, il continue à me poursuivre, ou que, me laissant là, il s'en prenne à toi, tu ne manqueras pas de comparaître, et de dire la même chose que je lui aurai fait signifier.

**EUTHYPHRON.**

Je te le promets sur ma parole, Socrate; s'il est assez imprudent pour [5c] s'attaquer à moi, je saurai bien trouver son faible, et il courra plus de risques que moi dans cette affaire.



**SOCRATE.**

Je le crois, mon cher Euthyphron, et voilà pourquoi je souhaite tant d'être ton disciple, bien assuré qu'il n'y a personne assez hardi pour te regarder en face, non pas même Mélitus, lui, qui me voit si bien jusqu'au fond de l'âme, qu'il m'accuse d'impiété.

Présentement donc, au nom des dieux, enseigne-moi ce que tu prétendais tantôt savoir si bien : qu'est-ce que le saint et l'impie sur le meurtre; et [5d] sur tout autre sujet ? La sainteté n'est-elle pas toujours semblable à elle-même dans toutes sortes d'actions ? Et l'impiété, qui est son contraire, n'est-elle pas aussi toujours la même, de sorte que le même caractère d'impiété se trouve toujours dans tout ce qui est impie?

**EUTHYPHRON.**

Assurément, Socrate.

**SOCRATE.**

Et qu'appelles-tu saint et impie?

**EUTHYPHRON.**

J'appelle saint, par exemple, ce que je fais aujourd'hui, de poursuivre en justice tout homme qui commet des meurtres, des sacrilèges et autres [5e] choses pareilles; père, mère, frère ou qui que ce soit : ne pas le faire, voilà ce que j'appelle impie. Suis-moi bien, je te prie; je veux te donner une preuve sans réplique que ma définition est exacte, et qu'il est juste, comme je l'ai déjà dit à beaucoup de personnes, de n'avoir aucun ménagement pour l'impie, quel qu'il soit. La religion n'enseigne-t-elle pas que Zeus est le meilleur et le plus juste des dieux ? et n'enseigne-t-elle [6a] pas aussi qu'il enchaîna son propre père, parce qu'il dévorait ses enfants, sans cause légitime; et que Cronos avait mutilé son père pour quelque autre motif semblable [11] ? Cependant on s'élève contre moi quand je poursuis une injustice atroce; et l'on se jette dans une manifeste contradiction, en jugeant si différemment de la conduite de ces dieux et de la mienne.

**SOCRATE.**

Eh ! c'est là précisément, Euthyphron, ce qui me fait appeler en justice aujourd'hui, parce que, quand on me fait de ces contes sur les dieux, je ne les reçois qu'avec peine; c'est sur quoi apparemment portera l'accusation. Allons, si toi, qui es si habile sur les choses divines, tu es [6b] d'accord avec le peuple, et si tu crois à tout cela, il faut bien de toute nécessité que nous y croyions aussi, nous qui confessons ingénument ne rien entendre à de si hautes matières. C'est pourquoi, au nom du dieu qui préside à l'amitié[12], dis-moi, crois-tu que toutes les choses que tu viens de me raconter, sont réellement arrivées?

### **EUTHYPHRON.**

Et de bien plus étonnantes, Socrate, que le vulgaire ne soupçonne pas.

### **SOCRATE.**

Tu crois sérieusement qu'entre les dieux il y a des querelles, des haines, des combats, et tout ce que les poètes et les peintres nous représentent [6c] dans leurs poésies et dans leurs tableaux, ce qu'on étale partout dans nos temples, et dont on bigarre ce voile mystérieux[13] qu'on porte en procession à l'Acropolis, pendant les grandes Panathénées ? Euthyphron, devons-nous recevoir toutes ces choses comme des vérités?

### **EUTHYPHRON.**

Non-seulement celles-là, Socrate mais beaucoup d'autres encore, comme je te le disais tout-à-l'heure, que je t'expliquerai si tu veux, et qui t'étonneront, sur ma parole.

### **SOCRATE.**

Je le crois; mais tu me les expliqueras une autre fois plus à loisir. Présentement, tâche de m'expliquer un peu plus clairement ce que je t'ai [[6d] demandé; car tu n'as pas encore satisfait à ma question, et ne m'as pas enseigné ce que c'est que la sainteté : tu m'as dit seulement que le saint, c'est ce que tu fais en accusant ton père d'homicide.

### **EUTHYPHRON.**

Je t'ai dit la vérité.

**SOCRATE.**

Peut-être; mais n'y a-t-il pas beaucoup d'autres choses que tu appelles saintes?

**EUTHYPHRON.**

Sans doute.

**SOCRATE.**

Souviens-toi donc, je te prie, que ce que je t'ai demandé, ce n'est pas que tu m'enseignasses une ou deux choses saintes parmi un grand nombre d'autres qui le sont aussi : je t'ai prié de m'exposer l'idée de la sainteté en [6e] elle-même. Car tu m'as dit toi-même, qu'il y a un seul et même caractère qui fait que les choses saintes sont saintes, comme il y en a un qui fait que l'impiété est toujours impiété : ne t'en souviens-tu pas?

**EUTHYPHRON.**

Oui, je m'en souviens.

**SOCRATE.**

Enseigne-moi donc quelle est cette idée, quel est ce caractère, afin que l'ayant toujours devant les yeux, et m'en servant comme du vrai modèle, je sois en état d'assurer, sur tout ce que je te verrai faire, à toi ou aux autres, que ce qui lui ressemble est saint, et que ce qui ne lui ressemble pas est impie.

**EUTHYPHRON.**

Si c'est là ce que tu veux, Socrate, je suis prêt à te satisfaire.

**SOCRATE.**

Oui, c'est là ce que je veux.

**EUTHYPHRON.**

Eh bien ! je dis que le saint est ce qui est agréable aux dieux, et que [7a] l'impie est ce qui leur est désagréable.

**SOCRATE.**

Fort bien, Euthyphron; tu m'as enfin répondu précisément comme je te l'avais demandé. Si tu dis vrai, c'est ce que je ne sais pas encore; mais sans doute tu me convaincras de la vérité de ce que tu avances.

**EUTHYPHRON.**

Je t'en réponds.

**SOCRATE.**

Voyons, examinons bien ce que nous disons. Une chose sainte, un homme saint, c'est une chose, c'est un homme qui est agréable aux dieux : une chose impie, un homme impie, c'est un homme, c'est une chose qui leur est désagréable. Ainsi, le saint et l'impie sont directement opposés; n'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Certainement.

**SOCRATE.**

[7b] Et tu admets cela sans hésiter?

**EUTHYPHRON.**

Sans hésiter, Socrate; voilà qui est admis.

**SOCRATE.**

Mais n'admets-tu pas aussi que les dieux ont souvent entre eux des inimitiés et des haines, et qu'ils sont souvent brouillés et divisés?

**EUTHYPHRON.**

Admis.

**SOCRATE.**

Examinons donc sur quoi peut rouler cette différence de sentiments qui produit entre eux ces inimitiés et ces haines. Si nous disputons ensemble sur deux nombres pour savoir lequel est le plus grand, ce différend nous rendrait-il ennemis, et nous armerait-il l'un contre

l'autre ? [7c] Et en nous mettant à compter, ne serions-nous pas bientôt d'accord?

**EUTHYPHRON.**

Cela est sûr.

**SOCRATE.**

Et si nous disputions sur les différentes grandeurs des corps, ne nous mettrions-nous pas à mesurer, et cela ne finirait-il pas sur-le-champ notre dispute?

**EUTHYPHRON.**

Sur-le-champ.

**SOCRATE.**

Et si nous contestions sur la pesanteur, notre différend ne serait-il pas bientôt terminé par le moyen d'une balance?

**EUTHYPHRON.**

Sans difficulté.

**SOCRATE.**

Qu'y a-t-il donc, Euthyphron, qui puisse nous rendre ennemis irréconciliables, si nous venions à en disputer sans avoir de règle fixe à laquelle nous puissions avoir recours ? Peut-être ne te vient-il présentement aucune de ces choses-là dans l'esprit : je vais donc t'en [7d] proposer quelques-unes. Vois un peu si par hasard ce ne serait pas le juste et l'injuste, l'honnête et le déshonnête, le bien et le mal. Ne sont-ce pas là les choses sur lesquelles, faute d'une règle suffisante pour nous mettre d'accord dans nos différends, nous nous jetons dans des inimitiés déplorables ? Et quand je dis-nous, j'entends tous les hommes.

**EUTHYPHRON.**

En effet, voilà bien la cause de toutes nos querelles.

**SOCRATE.**

Et s'il est vrai que les dieux soient en différend sur certaines choses, ne faut-il pas que ce soit sur quelque'une de celles-là?

**EUTHYPHRON.**

Nécessairement.

**SOCRATE.**

[7e] Ainsi donc, selon toi, sage Euthyphron, les dieux sont divisés sur le juste et l'injuste, sur l'honnête et le déshonnête, sur le bien et le mal ? Car ils ne peuvent avoir aucun autre sujet de dispute; n'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Fort bien dit.

**SOCRATE.**

Et les choses que chacun des dieux trouve honnêtes, bonnes et justes, il les aime, et il hait leurs contraires?

**EUTHYPHRON.**

Oui.

**SOCRATE.**

Et, selon toi, une même chose paraît juste aux uns et injuste aux autres, [8a] et c'est là la source de leurs discordes et de leurs guerres; n'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Sans doute.

**SOCRATE.**

Il suit de là qu'une même chose est aimée et haïe des dieux; qu'elle leur est en même temps agréable et désagréable.

**EUTHYPHRON.**

A ce qu'il semble.

**SOCRATE.**

D'après ce raisonnement le saint et l'impie sont donc la même chose.

**EUTHYPHRON.**

Cela pourrait bien être.

**SOCRATE.**

Mais alors, tu n'as pas satisfait à ma question, admirable Euthyphron; car je ne te demandais pas ce qui est tout à-la-fois saint et impie, tandis [8b] qu'ici, à ce qu'il paraît, ce qui plait aux dieux peut aussi leur déplaire, de manière qu'en poursuivant la punition de ton père, mon cher Euthyphron tu plairas à Zeus, et déploreras à Ouranos et à Cronos; tu seras agréable à Héphaïstos, et désagréable à Héra, et ainsi des autres dieux qui ne seront pas du même sentiment sur ton action.

**EUTHYPHRON.**

Mais je pense, Socrate, qu'il n'y a point sur cela de dispute entre les dieux, et qu'aucun d'eux ne prétend qu'on laisse impuni celui qui a commis injustement un meurtre.

**SOCRATE.**

Y a-t-il donc un homme qui le prétende ? En as-tu jamais vu qui ait osé [8c] mettre en question, si celui qui a tué quelqu'un injustement ou commis toute autre injustice, doit en être puni?

**EUTHYPHRON.**

On ne voit partout autre chose; on n'entend dans les tribunaux que des gens qui, ayant commis mille injustices, disent et font tout ce qu'ils peuvent pour en éviter la punition.

**SOCRATE.**

Mais ces gens-là, Euthyphron, avouent-ils qu'ils aient commis ces injustices, ou, l'avouant, soutiennent-ils qu'ils ne doivent pas en être punis?

**EUTHYPHRON.**

Non pas, il est vrai.

**SOCRATE.**

Ils ne disent et ne font donc pas tout ce qu'ils peuvent; car ils n'osent soutenir, ni même mettre en question, que, leur injustice étant avérée, ils [8d] ne doivent pas être punis; seulement ils prétendent n'avoir commis aucune injustice : n'est-il pas vrai?

**EUTHYPHRON.**

J'en conviens.

**SOCRATE.**

Ils ne mettent donc pas en question si celui qui est coupable d'une injustice doit en porter la peine. L'unique sujet du débat est de savoir qui a commis l'injustice, comment, et en, quelle occasion.

**EUTHYPHRON.**

Cela est certain.

**SOCRATE.**

La même chose n'arrive-t-elle pas dans le ciel, si, comme tu le dis, les dieux sont en différent sur le juste et sur l'injuste ? Les uns ne soutiennent-ils pas que les autres sont injustes ? Et ces derniers [8e] n'assurent-ils pas le contraire ? Car ni dieu, ni homme, n'oserait prétendre que celui qui fait une injustice ne doit pas en être puni.

**EUTHYPHRON.**

Tout ce que tu dis là est vrai, Socrate, au moins en général.

**SOCRATE.**

Dis aussi en particulier; car c'est sur des actions particulières que l'on dispute, hommes ou dieux : si donc les dieux disputent sur quelque chose, ce doit être sur quelque chose de particulier; les uns doivent dire que telle action est juste, les autres qu'elle est injuste. N'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.



**SOCRATE.**

[9a] Viens donc, cher Euthyphron, pour mon instruction particulière; apprends-moi quelle preuve certaine tu as que les dieux ont tous désapprouvé la mort de ton fermier, qui, après avoir si brutalement assommé son camarade, mis aux fers par le maître de celui qu'il avait tué, y est mort lui-même avant que ton père eût pu recevoir d'Athènes la réponse qu'il attendait : montre-moi qu'en cette rencontre, c'est une action pieuse et juste, qu'un fils accuse son père d'homicide, et qu'il en poursuive la punition; et tâche, de me prouver, mais d'une manière nette [9b] et claire, que tous les dieux approuvent l'action de ce fils. Si tu le fais, je ne cesserai, pendant toute ma vie, de célébrer ton habileté.

**EUTHYPHRON.**

Cela n'est peut-être pas une petite affaire, Socrate; non que je ne sois en état de te le prouver très clairement.

**SOCRATE.**

J'entends : tu me crois la tête plus dure qu'à tes juges; car, pour eux, tu leur prouveras bien que ton fermier est mort injustement, et que tous les dieux désapprouvent l'action de ton père.

**EUTHYPHRON.**

Oui, pourvu qu'ils veuillent m'écouter.

**SOCRATE.**

[9c] Oh ! ils ne manqueront pas de t'écouter, pourvu que tu leur fasses de beaux discours. Mais voici une réflexion que je fais pendant que tu me parles; je me dis en moi-même : Quand Euthyphron me prouverait que [9d] tous les dieux trouvent la mort de son fermier injuste, Euthyphron m'aurait-il mieux appris ce que c'est que le saint et l'impie ? La mort de ce fermier a déplu aux dieux, à ce qu'il prétend, je le veux; mais ce n'est pas là une définition du saint et de son contraire, puisque les dieux sont partagés, et que ce qui est désagréable aux uns est agréable aux autres. Que tous les dieux trouvent injuste l'action de ton père, qu'ils l'abhorrent tous, soit; je l'accorde, mais alors corrigeons un peu notre définition, je te prie, et disons : Ce qui est

désagréable à tous les dieux est impie, ce qui est agréable à tous les dieux est saint, et ce qui, est agréable aux uns et désagréable aux autres, n'est ni saint ni impie, ou l'un et l'autre en même temps. Veux-tu que nous nous en tenions à cette définition du saint et de l'impie?

**EUTHYPHRON.**

Qui t'en empêche, Socrate?

**SOCRATE.**

Ce n'est pas moi; mais vois toi-même si cela te convient, et si sur ce principe tu m'enseigneras mieux ce que tu m'as promis.

**EUTHYPHRON.**

[9e] Pour moi, je ne ferais pas difficulté d'admettre que le saint est ce qui est agréable à tous les dieux; et l'impie, ce qui leur est désagréable à tous.

**SOCRATE.**

Examinerons-nous cette définition pour voir si elle est vraie, ou la recevrons-nous sans autre façon, et aurons-nous ce respect pour nous et pour les autres, que nous donnions les mains à toutes nos imaginations, et qu'il suffise qu'un homme assure qu'une chose est, pour la croire; ou faut-il bien examiner ce qu'on dit?

**EUTHYPHRON.**

Il faut l'examiner; mais je suis certain que, pour cette fois, ce que nous venons d'établir est inattaquable.

**SOCRATE.**

[10a] C'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure; essayons. Le saint est-il aimé des dieux parce qu'il est saint, ou est-il saint parce qu'il est aimé des dieux?

**EUTHYPHRON.**

Je n'entends pas bien ce que tu dis là, Socrate.

**SOCRATE.**

Je vais tâcher de m'expliquer. Ne disons-nous pas qu'une chose est portée, et qu'une chose porte ? qu'une chose est vue, et qu'une chose voit ? qu'une chose est poussée, et qu'une chose pousse ? Comprends-tu que toutes ces choses diffèrent, et en quoi elles diffèrent?

**EUTHYPHRON.**

Il me semble que je le comprends.

**SOCRATE.**

Ainsi la chose aimée est différente de celle qui aime?

**EUTHYPHRON.**

Belle demande!

**SOCRATE.**

[10b] Et, dis-moi, la chose portée est-elle portée, parce qu'on la porte, ou par quelque autre raison?

**EUTHYPHRON.**

Par aucune autre raison, sinon qu'on la porte.

**SOCRATE.**

Et la chose poussée est poussée parce qu'on la pousse, et la chose vue est vue parce qu'on la voit?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.

**SOCRATE.**

Il n'est donc pas vrai qu'on voit une chose parce qu'elle est vue; mais, au contraire, elle est vue parce qu'on la voit. Il n'est pas vrai qu'on pousse une chose parce qu'elle est poussée; mais elle est poussée parce qu'on la pousse. Il n'est pas vrai qu'on porte une chose parce qu'elle est portée; mais elle est portée parce qu'on la porte : cela est-il assez clair ? [10c] Entends-tu bien ce que je veux dire ? Je veux dire qu'on ne fait pas une chose parce qu'elle est faite, mais qu'elle est faite parce qu'on la fait; que ce qui pâtit ne pâtit pas parce qu'il est

pâtissant, mais qu'il est pâtissant parce qu'il pâtit. N'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Qui en doute?

**SOCRATE.**

Être aimé n'est-ce pas aussi un fait, ou une manière de pâtir?

**EUTHYPHRON.**

Oui.

**SOCRATE.**

Et n'en est-il pas de ce qui est aimé comme de tout le reste ? ce n'est pas parce qu'il est aimé qu'on l'aime; mais c'est parce qu'on l'aime qu'il est aimé.

**EUTHYPHRON.**

Cela est plus clair que le jour.

**SOCRATE.**

[10d] Que dirons-nous donc du saint, moi cher Euthyphron ? Tous les dieux ne l'aiment-ils pas, selon toi?

**EUTHYPHRON.**

Oui, sans doute.

**SOCRATE.**

Est-ce parce qu'il est saint, ou par quelque autre raison?

**EUTHYPHRON.**

Par aucune autre raison, sinon qu'il est saint.

**SOCRATE.**

Ainsi donc, ils l'aiment parce qu'il est saint; mais il n'est pas saint parce qu'ils l'aiment.

**EUTHYPHRON.**

Il paraît.

**SOCRATE.**

D'un autre côté, le saint n'est aimable aux dieux, n'est aimé des dieux, que parce que les dieux l'aiment?

**EUTHYPHRON.**

Qui peut le nier?

**SOCRATE.**

Il suit de là, cher Euthyphron, qu'être aimable aux dieux, et être saint, sont choses fort différentes.

**EUTHYPHRON.**

[10e] Comment, Socrate?

**SOCRATE.**

Oui, puisque nous sommes tombés d'accord que les dieux aiment le saint parce qu'il est saint, et qu'il n'est pas saint parce qu'ils l'aiment. N'en sommes-nous pas convenus?

**EUTHYPHRON.**

Je l'avoue.

**SOCRATE.**

Au contraire, ce qui est aimable aux dieux n'est tel que parce que les dieux l'aiment, par le fait même de leur amour; et les dieux ne l'aiment point parce qu'il est aimable aux dieux.

**EUTHYPHRON.**

Cela est vrai.

**SOCRATE.**

Or, mon cher Euthyphron, si être aimable aux dieux et être saint étaient la même chose, comme le saint n'est aimé que parce qu'il est saint, il s'en suivrait que ce qui est aimable aux dieux serait aimé des dieux par l'énergie de sa propre nature; et, comme ce qui est aimable

aux dieux n'est aimé des dieux que parce qu'ils l'aiment, il serait vrai de dire que le saint n'est saint que parce qu'il est aimé des dieux. Tu vois donc bien qu'être aimable aux dieux et être saint ne se ressemblent guère : car l'un n'a d'autres titres à l'amour des dieux que cet amour même; l'autre possède cet amour parce qu'il y a des titres. Ainsi, mon cher Euthyphron, quand je te demandais ce que c'est précisément que le saint, tu n'as pas voulu sans doute m'expliquer son essence, et tu t'es contenté de m'indiquer une de ses propriétés, qui est d'être aimé de tous les dieux. Mais quelle est la nature même de la sainteté ? C'est ce que tu ne m'as pas encore dit. Si donc tu l'as pour agréable, je t'en conjure, ne m'en fais pas un secret; et, commençant enfin par le commencement, apprends-moi ce que c'est que le saint, qu'il soit aimé des dieux ou quelque autre chose qui lui arrive; car, sur cela, nous n'aurons pas de dispute. Allons, dis-moi franchement ce que c'est que le saint et l'impie.

### **EUTHYPHRON.**

Mais, Socrate, je ne sais comment t'expliquer ce que je pense; car tout ce que nous établissons semble tourner autour de nous, et ne vouloir pas tenir en place.

### **SOCRATE.**

Euthyphron; tes principes ressemblent assez aux figures de Dédale, mon aïeul<sup>[14]</sup>. Si c'était moi qui eusse mis en avant ces principes, tu n'aurais pas manqué de me dire que je tiens de lui cette belle qualité de faire des ouvrages qui s'enfuient, et ne veulent pas demeurer en place. Malheureusement c'est toi qui es ici l'ouvrier. Il faut donc que je cherche d'autres railleries; car certainement tes principes t'échappent, et tu t'en aperçois bien toi-même.

### **EUTHYPHRON.**

Pour moi, Socrate, je n'ai pas besoin de chercher d'autres railleries, car ce n'est pas moi qui inspire à nos raisonnements cette instabilité qui les fait changer à tout moment; c'est toi qui me parais le vrai Dédale. S'il n'y avait que moi, nos principes ne remueraient pas.

### **SOCRATE.**

Je suis donc plus habile dans mon art que n'était Dédale; il ne savait donner cette mobilité qu'à ses propres ouvrages, au lieu que je la donne, à ce qu'il me paraît, non-seulement aux miens, mais à ceux des autres : et ce qu'il y a d'admirable, c'est que je suis habile malgré moi; car j'aimerais incomparablement mieux des principes fixes et inébranlables que l'habileté de mon aïeul avec les trésors de Tantale. Mais voilà assez raillé : puisque tu crains si fort la peine, je veux aller à ton secours, et te montrer comment tu pourras me conduire à la connaissance de ce qui est saint, et ne pas me laisser en route. Vois un peu s'il ne te semble pas d'une nécessité absolue que tout ce qui est saint soit juste.

**EUTHYPHRON.**

Cela ne se peut autrement.

**SOCRATE.**

Tout ce qui est juste te paraît-il saint, ou tout ce qui est saint te paraît-il juste, ou crois-tu que ce qui est juste n'est pas toujours saint, mais seulement qu'il y a des choses justes qui sont saintes, et d'autres qui ne le sont pas?

**EUTHYPHRON.**

Je ne te suis pas bien, Socrate.

**SOCRATE.**

Cependant tu as sur moi deux grands avantages, la jeunesse et l'habileté : mais, comme je te le disais tout-à-l'heure, bienheureux Euthyphron, tu te reposes dans ta sagesse. Je t'en prie, secoue cette mollesse; ce que je te dis n'est pas bien difficile à entendre, c'est tout simplement le contraire de ce qu'avance un poète:

Tu n'oses pas chanter Zeus, qui a créé et ordonné

cet univers : la honte est compagne de la peur. [\[15\]](#)

Je ne suis point du tout d'accord avec ce poète : te dirai-je en quoi?

**EUTHYPHRON.**

Oui, tu m'obligeras.

**SOCRATE.**

Il ne me paraît point du tout vrai que la honte accompagne toujours la peur; car il me semble qu'on voit tous les jours des gens qui craignent les maladies et la pauvreté, et beaucoup d'autres choses, et qui cependant n'ont aucune honte de ce qu'ils craignent. N'es-tu pas de cet avis?

**EUTHYPHRON.**

Tout-à-fait.

**SOCRATE.**

Au contraire, la peur suit toujours la honte; car y a-t-il un homme à qui [12c] le sentiment d'une action honteuse ne fasse craindre la mauvaise réputation, qui en est la suite?

**EUTHYPHRON.**

Assurément, pas un.

**SOCRATE.**

Il n'est donc pas vrai de dire : La honte est compagne de la peur; mais il faut dire : La peur est compagne de la honte; car il est faux que la honte se trouve partout où est la peur : la peur a plus d'étendue que la honte. La honte est à la peur ce que l'impair est au nombre. Partout où il y a un nombre, là ne se trouve pas nécessairement l'impair; mais partout où est l'impair là se trouve nécessairement un nombre. M'entends-tu présentement?

**EUTHYPHRON.**

Fort bien.

**SOCRATE.**

Eh bien ! c'est ce que je te demandais tout-à-l'heure, si le saint et le juste [12d] marchent toujours ensemble; ou si partout où est le saint, là se trouve aussi le juste, tandis que le saint ne se trouve pas toujours où est le juste, le saint n'étant qu'une partie du juste. Poserons-nous cela pour principe, ou es-tu d'un autre sentiment?



**EUTHYPHRON.**

Non; il me semble que ce principe ne peut être contesté.

**SOCRATE.**

Prends garde à ce qui va suivre. Si le saint est une partie du juste, il faut que nous trouvions quelle partie du juste c'est que le saint; comme si tu me demandais quel nombre c'est précisément que le pair, je te répondrais que c'est le nombre qui se divise en deux parties égales. Ne le crois-tu pas comme moi?

**EUTHYPHRON.**

Sans doute.

**SOCRATE.**

[12e] Essaie donc aussi de m'apprendre quelle partie du juste c'est que le saint, afin que je signifie à Mélitus qu'il n'ait plus à m'accuser d'impiété, moi qui ai parfaitement appris de toi ce que c'est que la piété et la sainteté, et leurs contraires.

**EUTHYPHRON.**

Pour moi, Socrate, il me semble, que la sainteté est cette partie du juste qui concerne les soins que l'homme doit aux dieux, et que toutes les autres parties du juste regardent les soins que les hommes se doivent les uns aux autres.

**SOCRATE.**

A merveille, Euthyphron; cependant il me manque encore quelque petite [13a] chose : je ne comprends pas bien ce que tu entends par des soins que les hommes doivent aux dieux. Certainement tu ne veux pas parler de soins semblables à ceux qu'on prend d'autres choses ? Par exemple, nous disons tous les jours qu'il n'y a que le cavalier qui sache prendre soin d'un cheval; n'est-ce pas?

**EUTHYPHRON.**

Oui, sans doute.

**SOCRATE.**

Le soin des chevaux regarde donc l'art du cavalier?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.

**SOCRATE.**

Et tous les hommes ne sont pas propres à avoir soin des chiens; il n'y a que le chasseur.

**EUTHYPHRON.**

Il n'y a que lui.

**SOCRATE.**

Ainsi l'emploi du chasseur est le soin des chiens?

**EUTHYPHRON.**

[13b] Sans difficulté.

**SOCRATE.**

Et celui du bouvier, le soin des bœufs?

**EUTHYPHRON.**

Oui.

**SOCRATE.**

Et celui de la sainteté, le soin des dieux; n'est-ce pas ce que tu dis?

**EUTHYPHRON.**

Précisément.

**SOCRATE.**

Tout soin n'a-t-il pas pour but le bien et l'utilité de qui en est l'objet ? Ne vois-tu pas que les chevaux dont un habile cavalier prend soin, y gagnent?

**EUTHYPHRON.**

Oui.

**SOCRATE.**

N'en est-il pas ainsi des chiens et des bœufs, sous la main du chasseur et [13c] du bouvier ? et n'en est-il pas ainsi de tout ? Ou peux-tu croire que les soins qu'on prend d'une chose tendent à son préjudice?

**EUTHYPHRON.**

Non, par Zeus.

**SOCRATE.**

Ils tendent donc à son profit?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.

**SOCRATE.**

La sainteté, étant le soin des dieux, tend donc à leur utilité, et leur profite. Mais, dis-moi, oserais-tu avancer que, lorsque tu fais une action sainte, elle profite à quelqu'un des dieux?

**EUTHYPHRON.**

Non, par Jupiter.

**SOCRATE.**

Je ne crois pas non plus que ce soit ta pensée; j'en suis bien éloigné : [13d] c'est aussi pourquoi je te demandais de quel soin des dieux tu veux parler, bien persuadé que ce n'est pas de celui-là.

**EUTHYPHRON.**

Tu me rends justice, Socrate.

**SOCRATE.**

Très bien; mais quel soin des dieux est-ce donc que la sainteté?

**EUTHYPHRON.**

Celui, Socrate, que les serviteurs ont de leurs maîtres.

**SOCRATE.**

J'entends; la sainteté serait comme la servante des dieux.

**EUTHYPHRON.**

C'est cela.

**SOCRATE.**

Pourrais-tu me dire à quoi l'art du médecin lui sert ? N'est-ce pas à guérir?

**EUTHYPHRON.**

Oui.

**SOCRATE.**

Et l'art du charpentier à quoi lui sert-il?

**EUTHYPHRON.**

A construire des vaisseaux.

**SOCRATE.**

[13e] Et l'art de l'architecte, n'est-ce pas à bâtir des maisons?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.

**SOCRATE.**

Dis-moi donc maintenant, mon cher Euthyphron, à quoi peut servir la sainteté ? Car il est bien sûr que tu le sais, puisque tu dis que tu connais les choses divines mieux que personne.

**EUTHYPHRON.**

Et je dis la vérité, Socrate.

**SOCRATE.**

Dis-moi donc, au nom de Jupiter, que font les dieux de si beau, à l'aide de notre piété?

**EUTHYPHRON.**

Bien des choses, et très belles.

**SOCRATE.**

[14a] Les généraux aussi; cependant il en est une principale qui frappe tout le monde, c'est la victoire qu'ils remportent dans les combats : n'est-il pas vrai?

**EUTHYPHRON.**

Très vrai.

**SOCRATE.**

Les laboureurs aussi font beaucoup de belles choses; mais la principale, c'est de nourrir les hommes.

**EUTHYPHRON.**

J'en conviens.

**SOCRATE.**

Eh bien ! de toutes les belles choses que font les dieux par le ministère de notre sainteté, quelle est la principale?

**EUTHYPHRON.**

Je te disais, il n'y a qu'un instant, Socrate, qu'il n'est pas si facile de [14b] t'expliquer tout cela exactement. Ce que je puis te dire en général, c'est que la sainteté consiste à se rendre les dieux favorables par ses prières et ses sacrifices, et qu'ainsi elle conserve les familles et les cités; que l'impiété consiste à faire le contraire, et qu'elle perd et ruine tout.

**SOCRATE.**

En vérité, Euthyphron, si tu l'avais voulu, en moins de paroles tu aurais pu me dire ce que je te demande; mais il est aisé de voir que tu n'as pas [14c] envie de m'instruire; car tout-à-l'heure j'étais près de te saisir, et voilà que tout d'un coup tu m'échappes. Encore un mot, et j'allais savoir ce que c'est que la sainteté. Présentement donc, car il faut bien que celui qui interroge suive celui qui est interrogé, ne dis-tu

pas que la sainteté est l'art de sacrifier et de prier?

**EUTHYPHRON.**

Oui, je te le dis.

**SOCRATE.**

Sacrifier, c'est donner aux dieux; prier, c'est leur demander.

**EUTHYPHRON.**

Fort bien, Socrate.

**SOCRATE.**

[14d] De ce principe il suivrait que la sainteté est la science de donner et de demander aux dieux.

**EUTHYPHRON.**

Tu as parfaitement compris ma pensée, Socrate.

**SOCRATE.**

C'est que je suis amoureux de ta sagesse, et que je m'y applique tout entier. Ne crains pas que je laisse tomber une seule de tes paroles. Dis-moi donc quel est l'art de servir les dieux ? C'est, selon toi, l'art de leur donner et de leur demander?

**EUTHYPHRON.**

Comme tu dis.

**SOCRATE.**

Pour bien demander, ne faut-il pas leur demander des choses que nous avons besoin de recevoir d'eux?

**EUTHYPHRON.**

Rien de plus vrai.

**SOCRATE.**

[14e] Et pour bien donner, ne faut-il pas leur donner en échange les choses qu'ils ont besoin de recevoir de nous ? Car il ne serait pas fort

habile de donner à quelqu'un ce dont il n'aurait aucun besoin.

**EUTHYPHRON.**

On ne saurait mieux parler.

**SOCRATE.**

La sainteté, mon cher Euthyphron, est donc une espèce de trafic entre les dieux et les hommes?

**EUTHYPHRON.**

Un trafic, si tu veux l'appeler ainsi.

**SOCRATE.**

Je ne le veux pas, si ce n'en est pas un réellement; mais, dis-moi, quelle utilité les dieux reçoivent-ils des présents que nous leur faisons ? Car [15a] l'utilité que nous tirons d'eux est sensible, puisque nous n'avons rien qui ne vienne de leur libéralité. Mais de quelle utilité sont aux dieux nos offrandes ? Sommes-nous si habiles dans ce commerce, que nous en tirions seuls tous les profits?

**EUTHYPHRON.**

Penses-tu donc, Socrate, que les dieux puissent jamais tirer aucune utilité des choses qu'ils reçoivent de nous?

**SOCRATE.**

Alors, Euthyphron, à quoi servent toutes nos offrandes?

**EUTHYPHRON.**

Elles servent à leur marquer notre respect, et, comme je te le disais tout-à-l'heure, l'envie que nous avons de nous les rendre favorables.

**SOCRATE.**

[15b] Ainsi maintenant le saint a la faveur des dieux, mais il ne leur est plus utile, et il n'en est plus aimé.

**EUTHYPHRON.**

Comment ! Il en est aimé par-dessus tout, selon moi.

**SOCRATE.**

Le saint est donc ce qui est aimé des dieux?

**EUTHYPHRON.**

Oui, par-dessus tout.

**SOCRATE.**

Et en me parlant ainsi, tu t'étonnes que tes discours soient si mobiles ! et tu oses m'accuser d'être le Dédale qui leur donne ce mouvement continu, toi, incomparable Euthyphron, mille fois plus adroit que Dédale, puisque tu sais même les faire tourner en cercle ! Car ne [15c] t'aperçois-tu pas qu'après avoir fait mille tours, ils reviennent sur eux-mêmes ? Ne te souvient-il pas qu'être saint et être aimable aux dieux ne nous ont pas paru tantôt la même chose ? Ne t'en souvient-il pas?

**EUTHYPHRON.**

Je m'en souviens.

**SOCRATE.**

Eh ! ne vois-tu pas que tu dis présentement que le saint est ce qui est aimé des dieux ? Ce qui est aimé des dieux, n'est-ce pas ce qui est aimable à leurs yeux?

**EUTHYPHRON.**

Assurément.

**SOCRATE.**

De deux choses l'une : où nous avons eu tort d'admettre ce que nous avons admis; ou, si nous avons bien fait, nous tombons maintenant dans une définition fausse.

**EUTHYPHRON.**

J'en ai peur.

**SOCRATE.**

Il faut donc que nous recommencions tout de nouveau à chercher ce



que c'est que la sainteté; car je ne me découragerai point jusqu'à ce que tu me [15d] l'aies appris. Ne me dédaigne point, je t'en prie, et recueille tout ton esprit pour m'apprendre la vérité : tu la sais mieux qu'homme du monde; aussi suis-je décidé à m'attacher à toi, comme à Protée, et à ne point te lâcher que tu n'aies parlé; car si tu n'avais une connaissance parfaite de ce que c'est que le saint et l'impie, sans doute tu n'aurais jamais entrepris, pour un mercenaire, de mettre en justice et d'accuser d'homicide ton vieux père, et tu te serais arrêté, de peur de mal faire, par crainte des dieux et respect pour les hommes. Ainsi, je ne puis douter que tu ne penses savoir au plus juste ce que c'est que la sainteté et son [15e] contraire : apprends-le-moi donc, très excellent Euthyphron, et ne me cache pas ton opinion.

### **EUTHYPHRON**

Ce sera pour une autre fois, Socrate, car maintenant je suis pressé, et il est temps que je te quitte.

### **SOCRATE.**

Que fais-tu, cher Euthyphron ? Tu me perds en partant si vite; tu m'enlèves l'espérance dont je m'étais flatté, l'espérance d'apprendre de toi ce que c'est que la sainteté et son contraire, et de faire ma paix avec [16a] Mélitus, en l'assurant qu'Euthyphron m'a converti; que l'ignorance ne me portera plus à innover sur des choses divines, et qu'à l'avenir je serai plus sage [16].





# APOLOGIE DE SOCRATE

---

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

# Table des matières

**PRÉSENTATION**

**INTRODUCTION**

**LE PROCÈS**

# Présentation

Dans l'**Apologie de Socrate** (Πλάτωνος Ἀπολογία Σωκράτους, sous-titrée Genre éthique), Platon rapporte les plaidoyers de Socrate lors de son procès en 399 avant J.-C. à Athènes qui déboucha sur sa condamnation à mort. Cette défense se déroule en trois parties, ayant toutes un lien direct avec la mort. Socrate se défend devant les juges, mais aussi devant toute la cité d'Athènes (composant le Tribunal de la Cité). Il répond aux trois chefs d'accusation déposés contre lui : corruption de la jeunesse, non-reconnaissance de l'existence des dieux traditionnels athéniens, et introduction de nouvelles divinités dans la cité. Il y eut 30 jours d'intervalle entre la condamnation de Socrate et sa mort, pendant lesquels il resta enchaîné dans sa prison. Ses amis lui rendaient visite et s'entretenaient avec lui quotidiennement.

## **Premier discours : la culpabilité de Socrate**

Dans la première partie, Socrate se défend en rapportant les paroles de tous les plaideurs, notamment Méléτος, et mène un argumentaire visant à démontrer son innocence et l'absurdité de l'accusation.

Il réfute l'idée que l'éducation qu'il offre soit dans un but lucratif (contrairement aux sophistes) et ensuite explique qu'il ne peut pas ne pas croire aux dieux car selon lui ce sont ces dieux, notamment Apollon (par un oracle rendu à Chéréphon), qui l'ont incité à être philosophe. C'est d'ailleurs Apollon lui-même qui a dit que Socrate était l'être humain le plus sage, même si cette sagesse n'était même pas comparable à celle des dieux.

À la fin de cette partie, les juges votent et n'acceptent pas, avec une petite minorité (30 voix sur 501 juges), les arguments de Socrate qui est donc reconnu coupable des faits qui lui sont reprochés. Méléτος, au nom de tous les accusateurs, réclame la peine de mort. Socrate se doit de proposer une autre peine, selon le système judiciaire athénien. Les

juges voteront, par la suite, l'une des deux condamnations que subira Socrate.

### **Second discours : proposition d'une peine**

Socrate se voit dans l'obligation de trouver une peine, mais il refuse, au début, d'en proposer une car, selon lui, ce serait admettre sa culpabilité. Comme dans la première partie, il proclame qu'il n'a fait que rendre service à la cité et en déduit que la cité lui doit reconnaissance pour ses services. Il propose donc comme peine, de façon inattendue, une "récompense" : il s'inflige de manger au Prytanée. À la fin de cette partie Socrate, qui estime qu'il peut continuer à être utile à Athènes, propose aux juges une peine légère par rapport à celle qu'avait proposée Méléto mais proportionnelle à sa fortune : une mine d'argent. Ses amis lui proposent de lui donner trente mines. La peine capitale tombe et Socrate est condamné à mort.

### **Troisième discours : conversation avec les juges**

Dans cette partie Socrate s'adresse dans un premier temps aux juges qui l'ont condamné. Ensuite il propose aux juges qui l'ont soutenu de discuter avec lui. Il entame une discussion sur la mort. Il propose deux visions de la mort, l'une pessimiste qu'il rejette et l'autre optimiste. Dans cette dernière, il fait état d'un paradis ouvert à tous les hommes, où il aurait la possibilité d'interroger tous les grands hommes de l'histoire de son pays et où, ironise-t-il, il ne serait pas condamné à mort pour cela.

Remarquons qu'il est facile pour nous, avec du recul, de percevoir immédiatement l'injustice de ce procès. Socrate se distinguait peu des sophistes et il y avait dans son entourage des individus plutôt opportunistes voire des traîtres (cf. Alcibiade)

Si Socrate apporte une défense qui n'est pas dénuée d'ironie (voire parfois méprisante à l'égard des juges, qu'il se refuse à apitoyer), peut-être est-ce dû à sa volonté de montrer que les idées sont plus importantes que la vie, ou, selon certains, au fait qu'ayant atteint l'âge de soixante-dix ans Socrate n'avait plus rien à perdre et désirait mourir

avec honneur.

Le tribunal qui doit juger Socrate siège sur la place Héliée. Les juges sont au nombre de 556. Un grand nombre de citoyens parmi lesquels on distingue les disciples de Socrate, sont présents aux débats. Mélitus a développé l'acte d'accusation et conclu à la peine de mort. Anytus et Lycon ont après Mélitus pris la parole pour l'appuyer. Socrate monte à la tribune pour se défendre.



## Personnages

Socrate et son accusateur Méléto (Mélitus) [\[17\]](#), un poète athénien; d'autres assistent encore aux plaidoyers : Platon, Appolodore de Phalère, Criton d'Athènes et quelques autres auditeurs de Socrate, cités mais muets.

# Le procès

### **SOCRATE**

[\[17a\]](#) Je ne sais, Athéniens, quelle impression mes accusateurs ont faite sur vous. Pour moi, en les entendant, peu s'en est fallu que je ne me méconnusse moi-même, tant ils ont parlé d'une manière persuasive; et cependant, à parler franchement, ils n'ont pas dit un mot qui soit véritable.

Mais, parmi tous les mensonges qu'ils ont débités, ce qui m'a le plus surpris, c'est lorsqu'ils vous ont recommandé de vous bien [\[17b\]](#) tenir en garde contre mon éloquence; car, de n'avoir pas craint la honte du démenti que je vais leur donner tout-à-l'heure, en faisant voir que je ne suis point du tout éloquent, voilà ce qui m'a paru le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent celui qui dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils veulent dire, j'avoue alors que je suis un habile orateur, mais non pas à leur manière; car, encore une fois, ils n'ont pas dit un mot qui soit véritable; et de ma bouche vous entendrez la vérité toute entière, non pas, il est vrai, Athéniens, dans les discours

étudiés, comme ceux de mes adversaires, et brillants de [17c] tous les artifices du langage, mais au contraire dans les termes qui se présenteront à moi les premiers; en effet, j'ai la confiance que je ne dirai rien qui ne soit juste. Ainsi que personne n'attende de moi autre chose. Vous sentez bien qu'il ne me siérait guère, à mon âge, de paraître devant vous comme un jeune homme qui s'exerce à bien parler. C'est pourquoi la seule grâce que je vous demande, c'est que, si vous m'entendez employer pour ma défense le même langage dont j'ai coutume de me servir dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, où vous m'avez souvent entendu, ou partout ailleurs, vous n'en soyez pas surpris, et ne vous emportiez pas contre moi; car c'est aujourd'hui la première fois de ma vie que je parais devant un tribunal, [17d] à l'âge de plus de soixante-dix ans; véritablement donc je suis étranger au langage qu'on parle ici. Eh bien ! de même que, si j'étais réellement un étranger, vous me laisseriez parler dans [18a] la langue et à la manière de mon pays, je vous conjure, et je ne crois pas vous faire une demande injuste, de me laisser maître de la forme de mon discours, bonne ou mauvaise, et de considérer seulement, mais avec attention, si ce que je dis est juste ou non : c'est en cela que consiste toute la vertu du juge; celle de l'orateur est de dire la vérité.

D'abord, Athéniens, il faut que je réfute les premières accusations dont j'ai été l'objet, et mes premiers accusateurs; ensuite les accusations récentes et les accusateurs qui viennent de [18b] s'élever contre moi. Car, Athéniens, j'ai beaucoup d'accusateurs auprès de vous, et depuis bien des années, qui n'avancent rien qui ne soit faux, et que pourtant je crains plus qu'Anytus [18] et ceux, qui se joignent à lui [19], bien que ceux-ci soient très redoutables; mais les autres le sont encore beaucoup plus. Ce sont eux, Athéniens, qui, s'emparant de la plupart d'entre vous dès votre enfance, vous ont répété, et vous ont fait accroire qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui s'occupe de ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, et qui d'une mauvaise cause en fait une bonne. [18c] Ceux qui répandent ces bruits, voilà mes vrais accusateurs; car, en les entendant, on se persuade que les hommes, livrés à de pareilles recherches, ne croient pas qu'il y ait des dieux. D'ailleurs, ces accusateurs sont en fort grand nombre, et il y a



déjà longtemps qu'ils travaillent à ce complot; et puis, ils vous ont prévenus de cette opinion dans l'âge de la crédulité; car alors vous étiez enfants pour la plupart, ou dans la première jeunesse : ils m'accusaient donc auprès de vous tout à leur aise, plaidant contre un homme qui ne se défend pas; et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il ne m'est pas permis de connaître, ni de nommer [18d] mes accusateurs, à l'exception d'un certain faiseur de comédies. Tous ceux qui, par envie et pour me décrier, vous ont persuadé ces faussetés, et ceux qui, persuadés eux-mêmes, ont persuadé les autres, échappent à toute poursuite, et je ne puis ni les appeler devant vous, ni les réfuter; de sorte que je me vois réduit à combattre des fantômes, et à me défendre sans que personne m'attaque. Ainsi mettez-vous dans l'esprit que j'ai affaire à deux sortes d'accusateurs, comme je viens de le dire; les uns qui m'ont accusé depuis longtemps, les autres qui m'ont cité en dernier lieu; et croyez, je vous prie, [18e] qu'il est nécessaire que je commence par répondre aux premiers; car ce sont eux que vous avez d'abord écoutés, et ils ont fait plus d'impression sur vous que les autres.

Eh bien donc ! Athéniens, il faut se défendre, [19a] et tâcher d'arracher de vos esprits une calomnie qui y est déjà depuis longtemps, et cela en aussi peu d'instant. Je souhaite y réussir, s'il en peut résulter quelque bien pour vous et pour moi; je souhaite que cette défense me serve; mais je regarde la chose comme très difficile, et je ne m'abuse point à cet égard. Cependant qu'il arrive tout ce qu'il plaira aux dieux, il faut obéir à la loi, et se défendre.

Reprenons donc dans son principe l'accusation [19b] sur laquelle s'appuient mes calomniateurs, et qui a donné à Mélitus la confiance de me traduire devant le tribunal. Voyons; que disent mes calomniateurs ? Car il faut mettre leur accusation dans les formes, et la lire comme si, elle était écrite, et le serment prêté [20] : Socrate est un homme dangereux qui, par une curiosité criminelle, veut pénétrer ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, fait une bonne cause d'une mauvaise, [19c] et enseigne aux autres ces secrets pernicious. Voilà l'accusation; c'est ce que vous avez vu dans la comédie d'Aristophane, où l'on représente un certain Socrate, qui dit qu'il se promène dans les

airs et autres semblables extravagances[21] sur des choses où je n'entends absolument rien; et je ne dis pas cela pour déprécier ce genre de connaissances, s'il y a quelqu'un qui y soit habile (et que Mélitus n'aille pas me faire ici de nouvelles affaires); mais c'est qu'en effet, je ne me suis jamais mêlé de ces matières, et je puis en prendre à témoin la plupart d'entre vous. Je vous conjure donc tous tant que vous êtes avec qui j'ai conversé, et il y en a ici un fort grand nombre, je vous conjure de déclarer si vous m'avez jamais entendu parler de ces sortes de sciences, ni de près ni de loin; par là, vous jugerez des autres parties de l'accusation, où il n'y a pas un mot de vrai. Et si l'on vous dit que je me mêle d'enseigner, et que j'exige un salaire, c'est encore une fausseté. Ce n'est pas que je ne trouve fort beau de pouvoir instruire les hommes, comme font Gorgias de Léontium[22], Prodicus de Céos[23], et Hippias d'Élis[24]. Ces illustres personnages parcourent toute la Grèce, attirant les jeunes gens qui pourraient, sans aucune dépense, s'attacher [20a] à tel de leurs concitoyens qu'il leur plairait de choisir; ils savent leur persuader de laisser là leurs concitoyens, et de venir à eux : ceux-ci les paient bien, et leur ont encore beaucoup d'obligation. J'ai ouï dire aussi qu'il était arrivé ici un homme de Paros, qui est fort habile; car m'étant trouvé l'autre jour chez un homme qui dépense plus en sophistes que tous nos autres, citoyens ensemble, Callias, fils d'Hipponicus[25], je m'avisai de lui dire, en parlant de ses deux fils : Callias, si, pour enfants, tu avais deux jeunes chevaux ou [20b] deux jeunes taureaux, ne chercherions-nous pas à les mettre entre les mains d'un habile homme, que nous paierions bien, afin qu'il les rendît aussi beaux et aussi bons qu'ils peuvent être, et qu'il leur donnât toutes les perfections de leur nature ? Et cet homme, ce serait probablement un cavalier ou un laboureur. Mais, puisque pour enfants tu as des hommes, à qui as-tu résolu de les confier ? Quel maître avons-nous en ce genre, pour les vertus de l'homme et du citoyen ? Je m'imagine qu'ayant des enfants, tu as dû penser à cela ? As-tu quelqu'un ? lui dis-je. Sans doute, me répondit-il. Et qui donc ? repris-je; d'où est-il ? Combien prend-il ? C'est Évène[26], Socrate, me répondit Callias; il est de Paros, et prend cinq mines[27]. Alors je félicitai Évène, s'il était vrai qu'il eût ce talent, et

qu'il l'enseignât à si bon marché. Pour moi, j'avoue [20c] que je serais bien fier et bien glorieux, si j'avais cette habileté; mais malheureusement je ne l'ai point, Athéniens.

Et ici quelqu'un de vous me dira sans doute : Mais, Socrate, que fais-tu donc ? Et d'où viennent ces calomnies que l'on a répandues contre toi ? Car si tu ne faisais rien de plus ou autrement que les autres, on n'aurait jamais tant parlé de toi. Dis-nous donc ce que c'est, afin que nous ne portions pas un jugement téméraire. [20d] Rien de plus juste assurément qu'un pareil langage; et je vais tâcher de vous expliquer ce qui m'a fait tant de réputation et tant d'ennemis. Écoutez-moi; quelques-uns de vous croiront peut-être que je ne parle pas sérieusement; mais soyez bien persuadés que je ne vous dirai que la vérité. En effet, Athéniens, la réputation que j'ai acquise vient d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse ? C'est peut-être une sagesse purement humaine; et je cours grand risque de n'être sage que de celle-là, tandis que les hommes dont je viens de vous parler [20e] sont sages d'une sagesse bien plus qu'humaine. Je n'ai rien à vous dire de cette sagesse supérieure, car je ne l'ai point; et qui le prétend en impose et veut me calomnier. Mais je vous conjure, Athéniens, de ne pas vous émouvoir, si ce que je vais vous dire vous paraît d'une arrogance extrême; car je ne vous dirai rien qui vienne de moi, et je ferai parler devant vous une autorité digne de votre confiance; je vous donnerai de ma sagesse un témoin qui vous dira si elle est, et quelle elle est; et ce témoin c'est le dieu de Delphes. Vous connaissez tous [21a] Chérophon, c'était mon ami d'enfance; il l'était aussi de la plupart d'entre vous; il fut exilé avec vous, et revint avec vous. Vous savez donc quel homme c'était que Chérophon [28], et quelle ardeur il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Un jour, étant allé à Delphes, il eut la hardiesse de demander à l'oracle (et je vous prie encore une fois de ne pas vous émouvoir de ce que je vais dire); il lui demanda s'il y avait au monde un homme plus sage que moi : la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun [29]. A défaut de Chérophon, qui est mort, son frère, qui est ici, [21b] pourra vous le certifier. Considérez bien, Athéniens, pourquoi je vous dis toutes ces choses, c'est uniquement pour vous faire voir d'où viennent les bruits qu'on a

fait courir contre moi. Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande; que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? Car enfin il ne ment point; un dieu ne saurait mentir. Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour [21c] connaître l'intention du dieu. J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi. Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être; et voilà déjà ce qui me rendit odieux [21d] à cet homme et à tous ses amis, qui assistaient à notre conversation. Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela du moins je suis un peu plus sage, que je ne crois pas savoir [21e] ce que je ne sais point. De là, j'allai chez un autre, qui passait encore pour plus sage que le premier; je trouvai la même chose, et je me fis là de nouveaux ennemis. Cependant je ne me rebutai point; je sentais bien quelles haines j'assemblais sur moi; j'en étais affligé, effrayé même. Malgré cela, je crus que je devais préférer à toutes choses la voix du dieu, et, pour en trouver le véritable sens, aller de porte en porte chez tous ceux [22a] qui avaient le plus de réputation; et je vous jure [30], Athéniens, car il faut vous dire la vérité, que voici le résultat que me laissèrent mes recherches : Ceux qu'on vantait le plus me satisfirent le moins, et ceux dont on n'avait aucune opinion, je les trouvai beaucoup plus près de la sagesse. Mais il faut achever de vous raconter mes courses et les travaux que j'entrepris.

Pour m'assurer de la vérité de l'oracle. Après les politiques, je m'adressai [22b] aux poètes tant à ceux qui font des tragédies, qu'aux poètes dithyrambiques et autres, ne doutant point que je ne prisse là sur le fait mon ignorance et leur supériorité. Prenant ceux de leurs ouvrages qui me paraissaient travaillés avec le plus de soin, je leur demandai ce qu'ils avaient voulu dire, désirant m'instruire dans leur entretien. J'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité; mais il faut pourtant vous la dire. De tous ceux qui étaient là présents, il n'y en avait presque pas un qui ne fut capable de rendre compte de ces poèmes mieux que ceux qui les avaient faits. Je reconnus donc bientôt que ce n'est pas la raison qui, dirige le poète, mais une sorte d'inspiration naturelle, [22c] un enthousiasme semblable à celui qui transporte le prophète et le devin, qui disent tous de fort belles choses, mais sans rien comprendre, à ce qu'ils disent. Les poètes me parurent dans le même cas, et je m'aperçus en même temps qu'à cause de leur talent pour la poésie, ils se croyaient sur tout le reste les plus sages des hommes; ce qu'ils n'étaient en aucune manière. Je les quittai donc, persuadé que j'étais au-dessus d'eux, par le même endroit qui m'avait mis au-dessus des politiques. [22d] Des poètes, je passai aux artistes.

J'avais la conscience de n'entendre rien aux arts, et j'étais bien persuadé que les artistes possédaient mille secrets admirables, en quoi je ne me trompais point. Ils savaient bien des choses que j'ignorais, et en cela ils étaient beaucoup plus habiles que moi. Mais, Athéniens, les plus habiles me parurent tomber dans les mêmes défauts que les poètes; il n'y en avait pas un qui, parce qu'il excellait dans son art, ne crut très-bien savoir les choses les plus importantes, et cette folle présomption [22e] gâtait leur habileté, de sorte que, me mettant à la place de l'oracle, et me demandant à moi-même lequel j'aimerais mieux ou d'être tel que je suis, sans leur habileté et aussi sans leur ignorance, ou d'avoir leurs avantages avec leurs défauts, je me répondis à moi-même et à l'oracle : J'aime mieux être comme je suis. Ce sont ces recherches, Athéniens, qui ont excité contre [23a] moi tant d'inimitiés dangereuses; de là toutes les calomnies répandues sur mon compte, et ma réputation de sage; car tous ceux qui m'entendent croient que je sais toutes les choses sur lesquelles je

démasque l'ignorance des autres. Mais, Athéniens, la vérité est qu'Apollon seul est sage, et qu'il a voulu dire seulement, par son oracle, que toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou même qu'elle n'est rien; et il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un [23b] exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien.

Convaincu de cette vérité, pour m'en assurer encore davantage, et pour obéir au dieu, je continue ces recherches, et vais examinant tous ceux de nos concitoyens et des étrangers, en qui j'espère trouver la vraie sagesse; et quand je ne l'y trouve point, je sers d'interprète à l'oracle; en leur faisant voir qu'ils ne sont point sages. Cela m'occupe si fort, que je n'ai pas eu le temps d'être un peu utile à la république, ni à ma [23c] famille, et mon dévouement au service du dieu m'a mis dans une gêne extrême. D'ailleurs beaucoup de jeunes gens, qui ont du loisir, et qui appartiennent à de riches familles, s'attachent à moi, et prennent un grand plaisir à voir de quelle manière j'éprouve les hommes; eux-mêmes ensuite tâchent de m'imiter, et se mettent à éprouver ceux qu'ils rencontrent; et je ne doute pas qu'ils ne trouvent une abondante moisson; car il ne manque pas de gens qui croient tout savoir, quoiqu'ils ne sachent rien, ou très-peu de chose. Tous ceux qu'ils convainquent ainsi d'ignorance s'en prennent à moi, et non pas à eux, et vont disant qu'il y a un certain Socrate, [23d] qui est une vraie peste pour les jeunes gens; et quand on leur demande ce que fait ce Socrate, ou ce qu'il enseigne, ils n'en savent rien; mais, pour ne pas demeurer court, ils mettent en avant ces accusations banales qu'on fait ordinairement aux philosophes; qu'il recherche ce qui se passe dans le ciel et sous la terre; qu'il ne croit point aux dieux, et qu'il rend bonnes les plus mauvaises causes; car ils n'osent dire ce qui en est, que Socrate les prend sur le fait, et montre qu'ils [23e] font semblant de savoir, quoiqu'ils ne sachent rien. Intrigants, actifs et nombreux, parlant de moi d'après un plan concerté et avec une éloquence fort capable de séduire, ils vous ont depuis longtemps rempli les oreilles des bruits les plus perfides, et poursuivent sans relâche leur système de calomnie. Aujourd'hui ils me détachent Mélitus, Anytus et Lycon. [24a] Mélitus représente les poètes; Anytus, les politiques et les

artistes; Lycon, les orateurs. C'est pourquoi, comme je le disais au commencement, je regarderais comme un miracle, si, en aussi peu de temps, je pouvais détruire une calomnie qui a déjà de vieilles racines dans vos esprits.

Vous avez entendu, Athéniens, la vérité toute pure; je ne vous cache et ne vous déguise rien, quoique je n'ignore pas que tout ce que je dis ne fait qu'envenimer la plaie; et c'est cela même qui prouve que je dis la vérité, et que [24b] je ne me suis pas trompé sur la source de ces calomnies : et vous vous en convaincrez aisément, si vous voulez vous donner la peine d'approfondir cette affaire, ou maintenant ou plus tard.

Voilà contre mes premiers accusateurs une apologie suffisante; venons présentement aux derniers, et tâchons de répondre à Mélitus, cet homme de bien, si attaché à sa patrie, à ce qu'il assure. Reprenons cette dernière accusation comme nous avons fait la première; voici à-peu-près comme elle est conçue : Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt les jeunes gens, ne reconnaît pas la religion de l'état, et met à [24c] la place des extravagances démoniaques [31]. Voilà l'accusation; examinons-en tous les chefs l'un après l'autre.

Il dit que je suis coupable, en ce que je corromps les jeunes gens. Et moi, Athéniens, je dis que c'est Mélitus qui est coupable, en ce qu'il se fait un jeu des choses sérieuses, et, de gaité de cœur, appelle les gens en justice pour faire semblant de se soucier beaucoup de choses dont il ne s'est jamais mis en peine; et je m'en vais vous le prouver. Viens ici, Mélitus; dis-moi : Y a-t-il rien que tu aies tant à cœur que de rendre les [24d] jeunes gens aussi vertueux qu'ils peuvent l'être?

### **MÉLITUS.**

Non, sans doute.

### **SOCRATE.**

Eh bien donc, dis à nos juges qui est-ce qui est capable de rendre les jeunes gens meilleurs; car il ne faut pas douter que tu ne le saches, puisque cela t'occupe si fort. En effet, puisque tu as découvert celui qui

les corrompt, et que tu l'as dénoncé devant ce tribunal, il faut que tu dises qui est celui qui peut les rendre meilleurs. Parle, Mélitus... tu vois que tu es interdit, et ne sais que répondre : cela ne te semble-t-il pas honteux, et n'est-ce pas une preuve certaine que tu ne t'es jamais soucié de l'éducation de la jeunesse ? Mais, encore une fois, digne Mélitus, dis-nous qui peut rendre les jeunes gens meilleurs.

**MÉLITUS.**

[24e] Les lois.

**SOCRATE.**

Ce n'est pas là, excellent Mélitus, ce que je te demande. Je te demande qui est-ce ? Quel est l'homme ? Il est bien sûr que la première chose qu'il faut que cet homme sache, ce sont les lois.

**MÉLITUS.**

Ceux que tu vois ici, Socrate; les juges.

**SOCRATE.**

Comment dis-tu, Mélitus ? Ces juges sont capables d'instruire les jeunes gens et de les rendre meilleurs?

**MÉLITUS.**

Certainement.

**SOCRATE.**

Sont-ce tous ces juges, ou y en a-t-il parmi eux qui le puissent, et d'autres qui ne le puissent pas?

**MÉLITUS.**

Tous.

**SOCRATE.**

A merveille, par Junon; tu nous as trouvé un grand nombre de bons précepteurs. Mais poursuivons; et tous ces citoyens qui nous écoutent peuvent-ils aussi rendre les jeunes [25a] gens meilleurs, ou ne le peuvent-ils pas?



**MÉLITUS.**

Ils le peuvent aussi.

**SOCRATE.**

Et les sénateurs?

**MÉLITUS.**

Les sénateurs aussi.

**SOCRATE.**

Mais, mon cher Mélitus, tous ceux qui assistent aux assemblées du peuple ne pourraient-ils donc pas corrompre la jeunesse, ou sont-ils aussi tous capables de la rendre vertueuse?

**MÉLITUS.**

Ils en sont tous capables.

**SOCRATE.**

Ainsi, selon toi, tous les Athéniens peuvent être utiles à la jeunesse, hors moi; il n'y a que moi qui la corrompe : n'est-ce pas là ce que tu dis?

**MÉLITUS.**

C'est cela même.

**SOCRATE.**

En vérité, il faut que j'aie bien du malheur; mais continue de me répondre. Te paraît-il qu'il en soit de même des chevaux ? Tous les hommes [25b] peuvent-ils les rendre meilleurs, et n'y en a-t-il qu'un seul qui ait le secret de les gâter ? Ou est-ce tout le contraire ? N'y a-t-il qu'un seul homme, ou un bien petit nombre, savoir les écuyers, qui soient capables de les dresser ? Et les autres hommes, s'ils veulent les monter et s'en servir, ne les gâtent-ils pas ? N'en est-il pas de même de tous les animaux ? Oui, sans doute, soit qu'Anytus et toi vous en conveniez ou que vous n'en conveniez point; et, en vérité, ce serait un grand bonheur pour la jeunesse, qu'il n'y eût [25c] qu'un seul homme

qui pût la corrompre, et que tous les autres pussent la rendre vertueuse. Mais tu as suffisamment prouvé, Mélitus, que l'éducation de la jeunesse ne t'a jamais fort inquiété; et tes discours viennent de faire paraître clairement que tu ne t'es jamais occupé de la chose même pour laquelle tu me poursuis.

D'ailleurs, je t'en prie au nom de Jupiter, Mélitus, réponds à ceci : Lequel est le plus avantageux d'habiter avec des gens de bien, ou d'habiter avec des méchants ? Réponds-moi, mon ami, car je ne te demande rien de difficile. N'est-il pas vrai que les méchants font toujours quelque mal à ceux qui les fréquentent, et que les bons font toujours quelque bien à ceux qui vivent avec eux?

**MÉLITUS.**

Sans doute.

**SOCRATE.**

[25d] Y a-t-il donc quelqu'un qui aime mieux recevoir du préjudice de la part de ceux qu'il fréquente, que d'en recevoir de l'utilité ? Réponds-moi, Mélitus; car la loi ordonne de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux recevoir du mal que du bien?

**MÉLITUS.**

Non, il n'y a personne.

**SOCRATE.**

Mais voyons, quand tu m'accuses de corrompre la jeunesse, et de la rendre plus méchante, dis-tu que je la corromps à dessein, ou sans le vouloir?

**MÉLITUS.**

A dessein.

**SOCRATE.**

Quoi donc ! Mélitus, à ton âge, ta sagesse surpasse-t-elle de si loin la mienne à l'âge où je suis parvenu, que tu saches fort bien que les méchants fassent toujours du mal à ceux qui [25e] les fréquentent et que les bons leur font du bien, et que moi je sois assez ignorant pour

ne savoir pas qu'en rendant méchant quelqu'un de ceux qui ont avec moi un commerce habituel, je m'expose à en recevoir du mal, et pour ne pas laisser malgré cela de m'attirer ce mal, le voulant et le sachant ? En cela, Mélitus, je ne te crois point, et je ne pense pas qu'il y ait un homme au monde qui puisse te croire. Il faut de deux choses l'une, ou que je ne corrompe pas les [26a] jeunes gens, ou, si je les corromps, que ce soit malgré moi et sans le savoir : et, dans tous les cas, tu es un imposteur. Si c'est malgré moi que je corromps la jeunesse, la loi ne veut pas qu'on appelle en justice pour des fautes involontaires; mais elle veut qu'on prenne en particulier ceux qui les commettent, et qu'on les instruisse; car il est bien sûr qu'étant instruit, je cesserai de faire ce que je fais malgré moi : mais tu t'en es bien gardé; tu n'as pas voulu me voir et m'instruire, et tu me traduis devant ce tribunal, où la loi veut qu'on cite ceux qui ont mérité des punitions, et non pas ceux qui n'ont besoin que de remontrances. Ainsi, Athéniens, voilà une [26b] preuve bien évidente de ce que je vous disais, que Mélitus ne s'est jamais mis en peine de toutes ces choses-là, et qu'il n'y a jamais pensé. Cependant, voyons; dis-nous comment je corromps les jeunes gens : n'est-ce pas, selon ta dénonciation écrite, en leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux que reconnaît la patrie, et en leur enseignant des extravagances sur les démons ? N'est-ce pas là ce que tu dis?

### **MÉLITUS.**

Précisément.

### **SOCRATE.**

Mélitus, au nom de ces mêmes dieux dont il s'agit maintenant, explique-toi d'une manière un [26c] peu plus claire, et pour moi et pour ces juges; car je ne comprends pas si tu m'accuses d'enseigner qu'il y a bien des dieux (et dans ce cas, si je crois qu'il y a des dieux, je ne suis donc pas entièrement athée, et ce n'est pas là en quoi je suis coupable), mais des dieux qui ne sont pas ceux de l'état : est-ce là de quoi tu m'accuses ? ou bien m'accuses-tu de n'admettre aucun dieu, et d'enseigner aux autres à n'en reconnaître aucun?

### **MÉLITUS.**

[26d] Je t'accuse de ne reconnaître aucun dieu.

**SOCRATE.**

O merveilleux Mélitus ! pourquoi dis-tu cela ? Quoi ! je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des dieux?

**MÉLITUS.**

Non, par Jupiter, Athéniens, il ne le croit pas; car il dit que le soleil est une pierre, et la lune une terre.

**SOCRATE.**

Tu crois accuser Anaxagore [32], mon cher Mélitus, et tu méprises assez nos juges, tu les crois assez ignorants, pour penser qu'ils ne savent pas que les livres d'Anaxagore de Clazomènes sont pleins de pareilles assertions. D'ailleurs, les jeunes gens viendraient-ils chercher auprès de moi avec tant d'empressement une doctrine qu'ils pourraient aller à tout moment entendre débiter à [26e] l'orchestre, pour une dragme tout au plus, et qui leur donnerait une belle occasion de se moquer de Socrate, s'il s'attribuait ainsi des opinions qui ne sont pas à lui, et qui sont si étranges et si absurdes ? Mais dis-moi, au nom de Jupiter, prétends-tu que je ne reconnais aucun dieu.

**MÉLITUS.**

Oui, par Jupiter, tu n'en reconnais aucun.

**SOCRATE.**

En vérité, Mélitus, tu dis là des choses incroyables, et auxquelles toi-même, à ce qu'il me semble, tu ne crois pas. Pour moi, Athéniens, il me paraît que Mélitus est un impertinent, qui n'a intenté cette accusation que pour m'insulter, et par une audace de jeune homme; il est venu ici [27a] pour me tenter, en proposant une énigme, et disant en lui-même : Voyons si Socrate, cet homme qui passe pour si sage, reconnaîtra que je me moque, et que je dis des choses qui se contredisent, ou si je le tromperai, lui et tous les auditeurs. En effet, il paraît entièrement se contredire dans son accusation; c'est comme s'il disait : Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas de dieux, et en ce qu'il reconnaît des dieux; vraiment c'est là se moquer. Suivez-

moi, je vous en prie, Athéniens, et examinez avec moi en quoi je pense qu'il se contredit. Réponds, [27b] Mélitus; et vous, juges, comme je vous en ai conjurés au commencement, souffrez que je parle ici à ma manière ordinaire. Dis, Mélitus; y a-t-il quelqu'un dans le monde qui croie qu'il y ait des choses humaines, et qui ne croie pas qu'il y ait des hommes?... Juges, ordonnez qu'il réponde et qu'il ne fasse pas tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y a des règles pour dresser les chevaux, et qu'il n'y a pas de chevaux ? des airs de flûte, et point de joueurs de flûte?... Il n'y a personne, excellent

**MÉLITUS.** C'est moi qui te le dis, puisque tu ne veux pas répondre, et qui le dis à toute l'assemblée. Mais réponds à ceci : Y a-t-il quelqu'un qui admette quelque chose relatif aux démons, et qui croie [27c] pourtant qu'il n'y a point de démons?

**MÉLITUS.**

Non, sans doute.

**SOCRATE.**

Que tu m'obliges de répondre enfin, et à grand'peine, quand les juges t'y forcent ! Ainsi tu conviens que j'admets et que j'enseigne quelque chose sur les démons : que mon opinion, soit nouvelle, ou soit ancienne, toujours est-il, d'après toi-même, que j'admets quelque chose sur les démons; et tu l'as juré dans ton accusation. Mais si j'admets quelque chose sur les démons, il faut nécessairement que j'admette des démons; n'est-ce pas?... Oui, sans doute; car je prends ton silence pour un consentement. Or, ne regardons-nous [27d] pas les démons comme des dieux, ou des enfants des dieux ? En conviens-tu, oui ou non?

**MÉLITUS.**

J'en conviens.

**SOCRATE.**

Et par conséquent, puisque j'admets des démons de ton propre aveu, et que les démons sont des dieux, voilà justement la preuve de ce que je disais, que tu viens nous proposer des énigmes, et te divertir à mes

dépens, en disant que je n'admets point de dieux, et que pourtant j'admets des dieux, puisque j'admets des démons. Et si les démons sont enfants des dieux, enfants bâtards, à la vérité, puisqu'ils les ont eus de nymphes ou, dit-on aussi, de simples mortelles, qui pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux, et qu'il n'y ait pas des dieux ? [27e] Cela serait aussi absurde que de croire qu'il y a des mulets nés de chevaux ou d'ânes, et qu'il n'y a ni ânes ni chevaux. Ainsi, Mélitus, il est impossible que tu ne m'aies intenté cette accusation pour m'éprouver, ou faute de prétexte légitime pour me citer devant ce tribunal; car que tu persuades jamais à quelqu'un d'un peu de sens, que le même homme puisse croire qu'il y a des choses relatives aux démons et aux dieux, [28a] et pourtant qu'il n'y a ni démons, ni dieux, ni héros, c'est ce qui est entièrement impossible.

Mais je n'ai pas besoin d'une plus longue défense, Athéniens; et ce que je viens de dire suffit, il me semble, pour faire voir que je ne suis point coupable, et que l'accusation de Mélitus est sans fondement. Et quant à ce que je vous disais au commencement, que j'ai contre moi de vives et nombreuses inimitiés, soyez bien persuadés qu'il en est ainsi; et ce qui me perdra si je succombe, ce ne sera ni Mélitus ni Anytus, mais l'envie et la calomnie, qui ont déjà fait périr tant de gens de bien, et qui en feront encore périr tant d'autres; car il ne faut pas espérer [28b] que ce fléau s'arrête à moi.

Mais quelqu'un me dira peut-être : N'as-tu pas honte, Socrate, de t'être attaché à une étude qui te met présentement en danger de mourir? Je puis répondre avec raison à qui me ferait cette objection : Vous êtes dans l'erreur, si vous croyez qu'un homme, qui vaut quelque chose, doit considérer les chances de la mort ou de la vie, au lieu de chercher seulement, dans toutes ses démarches, si ce qu'il fait est juste ou injuste, et si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant. Ce seraient donc, suivant vous, des insensés que tous ces demi-dieux qui moururent au siège de Troie, et particulièrement le fils [28c] de Thétis, qui comptait le danger pour si peu de chose, en comparaison de la honte, que la déesse sa mère, qui le voyait dans l'impatience d'aller tuer Hector, lui ayant parlé à-peu-près en ces termes, si je m'en souviens : Mon fils, si tu venges la mort de Patrocle, ton ami, en tuant Hector, tu mourras; car

Ton trépas doit suivre celui d'Hector;

lui, méprisant le péril et la mort, et [28d] craignant beaucoup plus de vivre comme un lâche, sans venger ses amis:

Que je meure à l'instant,

s'écrie-t-il, pourvu que je punisse le meurtrier de Patrocle, et que je ne reste pas ici exposé au mépris,

Assis sur mes vaisseaux, fardeau inutile de la terre [33].

Est-ce là s'inquiéter du danger et de la mort ? Et en effet, Athéniens, c'est ainsi qu'il en doit être. Tout homme qui a choisi un poste, parce qu'il le jugeait le plus honorable, ou qui y a été placé par son chef, doit, à mon avis, y demeurer ferme, et ne considérer ni la mort, ni le péril, ni rien autre chose que l'honneur. Ce serait donc de ma part une étrange conduite, Athéniens, si, après avoir gardé fidèlement, comme un brave soldat, tous les postes où j'ai [28e] été mis par vos généraux, à Potidée, à Amphipolis et à Délium [34], et, après avoir souvent exposé ma vie, aujourd'hui que le dieu de Delphes m'ordonne, à ce que je crois, et comme je l'interprète moi-même, de passer mes jours dans l'étude de la philosophie, en m'examinant moi-même, et en examinant les autres, la peur de [29a] la mort, ou quelque autre danger, me faisait abandonner ce poste. Ce serait là une conduite bien étrange, et c'est alors vraiment qu'il faudrait me citer devant ce tribunal comme un impie qui ne reconnaît point de dieux, qui désobéit à l'oracle, qui craint la mort, qui se croit sage, et qui ne l'est pas; car craindre la mort, Athéniens, ce n'est autre chose que se croire sage sans l'être; car c'est croire connaître ce que l'on ne connaît point. En effet, personne ne connaît ce que c'est que la mort, et si elle n'est pas le plus grand de tous les biens pour l'homme. [29b] Cependant on la craint, comme si l'on savait certainement que c'est le plus grand de tous les maux. Or, n'est-ce pas l'ignorance la plus honteuse que de croire connaître ce que l'on ne connaît point ? Pour moi, c'est peut-être en cela que je suis différent de la plupart des hommes; et si j'osais me dire plus sage qu'un autre en quelque chose, c'est en ce que, ne sachant pas bien ce qui se passe après cette vie, je ne crois pas non plus le savoir; mais ce que je sais bien, c'est qu'être injuste, et

désobéir à ce qui est meilleur que soi, dieu ou homme, est contraire au devoir et à l'honneur. Voilà le mal que je redoute et que je veux fuir, parce que je sais que c'est un mal, et non pas de prétendus maux qui peut-être sont des [29c] biens véritables : tellement que si vous me disiez présentement, malgré les instances d'Anytus qui vous a représentés ou qu'il ne fallait pas m'appeler devant ce tribunal, ou qu'après m'y avoir appelé, vous ne sauriez vous dispenser de me faire mourir, par la raison, dit-il, que si j'échappais, vos fils, qui sont déjà si attachés à la doctrine de Socrate, seront bientôt corrompus sans ressource; si vous me disiez : Socrate, nous rejetons l'avis d'Anytus, et nous te renvoyons absous; mais c'est à condition que tu cesseras de philosopher et de faire tes recherches accoutumées; et si tu y retombes, et que tu sois découvert, tu mourras; oui, si vous me [29d] renvoyiez à ces conditions, je vous répondrais sans balancer : Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt au dieu qu'à vous; et tant que je respirerai et que j'aurai un peu de force, je ne cesserai de m'appliquer à la philosophie, de vous donner des avertissements et des conseils, et de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire : ô mon ami ! comment, étant Athénien, de la plus grande ville et la plus renommée pour les lumières et la puissance, ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses, à acquérir du crédit et [29e] des honneurs, sans t'occuper de la vérité et de la sagesse, de ton âme et de son perfectionnement ? Et si quelqu'un de vous prétend le contraire, et me soutient qu'il s'en occupe, je ne l'en croirai point sur sa parole, je ne le quitterai point; mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le confondrai, et si je trouve qu'il ne soit pas vertueux, [30a] mais qu'il fasse semblant de l'être, je lui ferai honte de mettre si peu de prix aux choses les plus précieuses, et d'en mettre tant à celles qui n'en ont aucun. Voilà de quelle manière je parlerai à tous ceux que je rencontrerai, jeunes et vieux, concitoyens et étrangers, mais plutôt à vous, Athéniens, parce que vous me touchez de plus près, et sachez que c'est là ce que le dieu m'ordonne, et je suis persuadé qu'il ne peut y avoir rien de plus avantageux à la république que mon zèle à remplir l'ordre du dieu : car toute mon occupation est de vous persuader, [30b] jeunes et vieux, qu'avant le soin du corps et des richesses, avant tout autre soin, est celui de l'âme et de son perfectionnement. Je ne



cesse de vous dire que ce n'est pas la richesse qui fait la vertu; mais, au contraire, que c'est la vertu qui fait la richesse, et que c'est de là que naissent tous les autres biens publics et particuliers. Si, en parlant ainsi, je corromps la jeunesse, il faut que ces maximes soient un poison, car si on prétend que je dis autre chose, on se trompe, ou l'on vous en impose. Ainsi donc, je n'ai qu'à vous dire : Faites ce que demande Anytus, ou ne le faites pas; renvoyez-moi, ou ne me renvoyez pas; je ne ferai jamais autre chose, quand je devrais [30c] mourir mille fois... Ne murmurez pas, Athéniens, et accordez-moi la grâce que je vous ai demandée, de m'écouter patiemment : cette patience, à mon avis, ne vous sera pas infructueuse. J'ai à vous dire beaucoup d'autres choses qui, peut-être, exciteront vos clameurs; mais ne vous livrez pas à ces mouvements de colère. Soyez persuadés que, si vous me faites mourir, étant tel que je viens de le déclarer, vous vous ferez plus de mal qu'à moi. En effet, ni Anytus ni Mélitus ne me feront aucun mal; [30d] ils ne le peuvent, car je ne crois pas qu'il soit au pouvoir du méchant de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à la mort ou à l'exil ou à la perte de mes droits de citoyen, et Anytus et les autres prennent sans doute cela pour de très grands maux; mais moi je ne suis pas de leur avis; à mon sens, le plus grand de tous les maux, c'est ce qu'Anytus fait aujourd'hui, d'entreprendre de faire périr un innocent.

Maintenant, Athéniens, ne croyez pas que ce soit pour l'amour de moi que je me défends, comme on pourrait le croire; c'est pour l'amour de vous, de peur qu'en me condamnant, [30e] vous n'offensiez le dieu dans le présent qu'il vous a fait; car si vous me faites mourir, vous ne trouverez pas facilement un autre citoyen comme moi, qui semble avoir été attaché à cette ville, la comparaison vous paraîtra peut-être un peu ridicule, comme à un coursier puissant et généreux, mais que sa grandeur même appesantit, et qui a besoin d'un éperon qui l'excite et l'aiguillonne. C'est ainsi que le dieu semble m'avoir choisi pour vous exciter et vous aiguillonner, pour gourmander chacun de [31a] vous, partout et toujours sans vous laisser aucune relâche. Un tel homme, Athéniens, sera difficile à retrouver, et, si vous voulez m'en croire, vous me laisserez la vie. Mais peut-être que, fâchés comme des gens qu'on éveille quand ils ont envie de s'endormir, vous me frapperez, et, obéissant aux insinuations d'Anytus, vous me ferez mourir sans

scrupule; et après vous retomberez pour toujours dans un sommeil léthargique, à moins que la divinité, prenant pitié de vous, ne vous envoie encore un homme qui me ressemble. Or, que ce soit elle-même qui m'ait donné à cette ville, c'est ce que vous pouvez aisément reconnaître à cette marque; qu'il y a [31b] quelque chose de plus qu'humain à avoir négligé pendant tant d'années mes propres affaires, pour m'attacher aux vôtres, en vous prenant chacun en particulier, comme un père ou un frère aîné pourrait faire, et en vous exhortant sans cesse à vous appliquer à la vertu. Et si j'avais tiré quelque salaire de mes exhortations, ma conduite pourrait s'expliquer; mais vous voyez que mes accusateurs mêmes, qui m'ont calomnié avec tant d'impudence, n'ont pourtant pas eu le front de me reprocher et d'essayer de prouver par témoins, [31c] que j'aie jamais exigé ni demandé le moindre salaire; et je puis offrir de la vérité de ce que j'avance un assez bon témoin, à ce qu'il me semble : ma pauvreté.

Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple, pour donner mes conseils à la république. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce je ne sais quoi de divin et de démoniaque, [31d] dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélitus, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance; c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu; car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre : c'est elle qui s'est toujours opposée à moi, quand j'ai voulu me mêler des affaires de la république, et elle s'y est opposée fort à propos; car sachez bien qu'il y a longtemps que je ne serais plus en [31e] vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé ni pour vous ni pour moi. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes, ou tout autre peuple; quiconque voudra empêcher qu'il ne se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un état, ne le fera [32a] jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier, et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis

vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnements, mais ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Écoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez bien que je sois incapable de céder à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort; et que, ne voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires : cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai.

[32b] Vous savez, Athéniens, que je n'ai jamais exercé aucune magistrature, et que j'ai été seulement sénateur[35]. La tribu Antiochide, à laquelle j'appartiens[36], était justement de tour au Prytanée, lorsque, contre toutes les lois, vous vous opiniâtrâtes à faire simultanément[37] le procès aux dix généraux qui avaient négligé d'ensevelir les corps de ceux qui avaient péri au combat naval des Arginuses[38]; injustice que vous reconnûtes, et dont vous vous repentîtes dans la suite. En cette occasion, je fus le seul des prytanes qui osait m'opposer à la violation des lois, et voter contre vous. Malgré les orateurs qui se préparaient à me dénoncer, malgré vos menaces et vos cris, j'aimai mieux courir ce danger avec [32c] la loi et la justice, que de consentir avec vous à une si grande iniquité, par la crainte des chaînes ou de la mort[39]. Ce fait eut lieu pendant que le gouvernement démocratique subsistait encore. Quand vint l'oligarchie, les Trente me mandèrent moi cinquième au Tholos[40] et me donnèrent l'ordre d'amener de Salamine Léon le Salaminien, afin qu'on le fit mourir; car ils donnaient de pareils ordres à beaucoup de personnes, pour compromettre le plus de monde qu'ils pourraient; et alors je prouvai, non pas en paroles, mais [32d] par des effets, que je me souciais de la mort comme de rien, si vous me passez cette expression triviale, et que mon unique soin était de ne rien faire d'impie et d'injuste. Toute la puissance des Trente, si terrible alors, n'obtint rien de moi contre la justice. En sortant du Tholos, les quatre autres s'en allèrent à Salamine, et amenèrent Léon, et moi je me retirai dans ma maison; et il ne faut pas douter que ma mort n'eût suivi ma désobéissance, si ce gouvernement n'eût été aboli bientôt

après[41]. C'est ce que peuvent [32e] attester un grand nombre de témoins.

Pensez-vous donc que j'eusse vécu tant d'années, si je me fusse mêlé des affaires de la république, et qu'en homme de bien, j'eusse tout foulé aux pieds pour ne penser qu'à défendre la justice ? Il s'en faut bien, Athéniens; ni moi ni aucun autre homme, ne l'aurions pu faire. [33a] Pendant tout le cours de ma vie, toutes les fois qu'il m'est arrivé de prendre part aux affaires publiques, vous me trouverez le même; le même encore dans mes relations privées, ne cédant jamais rien à qui que ce soit contre la justice, non pas même à aucun de ces tyrans, que mes calomniateurs veulent faire passer pour mes disciples[42]. Je n'ai jamais été le maître de personne; mais si quelqu'un, jeune ou vieux, a désiré s'entretenir avec moi, et voir comment je m'acquitte de ma mission, je n'ai refusé à personne cette satisfaction. [33b] Loin de parler quand on me paie, et de me taire quand on ne me donne rien, je laisse également le riche et le pauvre m'interroger; ou, si on l'aime mieux, on répond à mes questions, et l'on entend ce que j'ai à dire. Si donc, parmi ceux qui me fréquentent, il s'en trouve qui deviennent honnêtes gens ou malhonnêtes gens, il ne faut ni m'en louer ni m'en blâmer; ce n'est pas moi qui en suis la cause, je n'ai jamais promis aucun enseignement, et je n'ai jamais rien enseigné; et si quelqu'un prétend avoir appris ou entendu de moi en particulier autre chose que ce que je dis publiquement à tout le monde, soyez persuadés que c'est une imposture. Vous savez maintenant pourquoi on aime à converser si longtemps avec moi : [33c] je vous ai dit la vérité toute pure; c'est qu'on prend plaisir à voir confondre ces gens qui se prétendent sages, et qui ne le sont point; et, en effet, cela n'est pas désagréable. Et je n'agis ainsi, je vous le répète, que pour accomplir l'ordre que le dieu m'a donné par la voix des oracles, par celle des songes et par tous les moyens qu'aucune autre puissance céleste a jamais employés pour communiquer sa volonté à un mortel. Si ce que je vous dis n'était pas vrai, il vous serait aisé de me convaincre de mensonge; [33d] car si je corrompais les jeunes gens, et que j'en eusse déjà corrompu, il faudrait que ceux qui, en avançant en âge, ont reconnu que je leur ai donné de pernicious conseils dans leur jeunesse, vinsent s'élever

contre moi, et me faire punir; et s'ils ne voulaient pas se charger eux-mêmes de ce rôle, ce serait le devoir des personnes de leur famille, comme leurs pères ou leurs frères ou leurs autres parents, de venir demander vengeance contre moi, si j'ai nui à ceux qui leur appartiennent; et j'en vois plusieurs qui sont [33e] ici présents, comme Criton, qui est du même bourg que moi, et de mon âge, père de Critobule, que voici : Lysanias de Sphettios [43], avec son fils Eschine [44]; Antiphon de Céphise [45], père d'Epigenès [46], et beaucoup d'autres dont les frères me fréquentaient, comme Nicostrate, fils de Zotide, et frère de Théodote. Il est vrai que Théodote est mort, et qu'ainsi il n'a plus besoin du secours de son frère. Je vois encore Parale, fils de Demodocus, et dont le frère était [34a] Théagès [47]; Adimante, fils d'Ariston, avec son frère Platon; Acéantodore, frère d'Apollodore, que je reconnais aussi [48], et beaucoup d'autres dont Mélitus aurait bien dû faire comparaître au moins un comme témoin dans sa cause. S'il n'y a pas pensé, il est encore temps; je lui permets de le faire; qu'il dise donc s'il le peut. Mais vous trouverez tout le contraire, Athéniens; vous verrez qu'ils sont tout prêts à me défendre, moi qui ai corrompu et perdu leurs enfants et leurs frères, [34b] s'il faut en croire Mélitus et Anytus; car je ne veux pas faire valoir ici le témoignage de ceux que j'ai corrompus, ils pourraient avoir leur raison pour me défendre; mais leurs parents, que je n'ai pas séduits, qui sont déjà avancés en âge, quelle autre raison peuvent-ils avoir de se déclarer pour moi, que mon bon droit et mon innocence, et leur persuasion que Mélitus est un imposteur, et que je dis la vérité ? Mais en voilà assez, Athéniens; telles sont à-peu-près les raisons que je puis employer pour me défendre; les autres seraient du même genre.

[34c] Mais peut-être se trouvera-t-il quelqu'un parmi vous qui s'irritera contre moi, en se souvenant que, dans un péril beaucoup moins grand, il a conjuré et supplié les juges avec larmes, et que, pour exciter une plus grande compassion, il a fait paraître ses enfants, tous ses parents et tous ses amis; au lieu que je ne fais rien de tout cela, quoique, selon toute apparence, je coure le plus grand danger. Peut-être que cette différence, se présentant à son esprit, l'aigraira contre moi, et

que, dans le dépit que lui [34d] causera ma conduite, il donnera son suffrage avec colère. S'il y a ici quelqu'un qui soit dans ces sentiments, ce que je ne saurais croire, mais j'en fais la supposition, je pourrais lui dire avec raison : Mon ami, j'ai aussi des parents; car pour me servir de l'expression d'Homère:

Je ne suis point né d'un chêne ou d'un rocher, [49] mais d'un homme.

Ainsi, Athéniens, j'ai des parents; et pour des enfants, j'en ai trois, l'un déjà dans l'adolescence, les deux autres encore en bas âge; et cependant je ne les ferai pas paraître ici pour vous engager à m'absoudre. Pourquoi ne le ferai-je pas ? Ce n'est ni par une [34e] opiniâtreté superbe, ni par aucun mépris pour vous; d'ailleurs, il ne s'agit pas ici de savoir si je regarde la mort avec intrépidité ou avec faiblesse; mais pour mon honneur, pour le vôtre et celui de la république, il ne me paraît pas convenable d'employer ces sortes de moyens, à l'âge que j'ai, et avec ma réputation, vraie ou fausse, puisque enfin c'est une [35a] opinion généralement reçue que Socrate a quelque avantage sur le vulgaire des hommes. En vérité, il serait honteux que ceux qui parmi vous se distinguent par la sagesse, le courage ou quelque autre vertu, ressemblassent à beaucoup de gens que j'ai vus, quoiqu'ils eussent toujours passé pour de grands personnages, faire pourtant des choses d'une bassesse étonnante quand on les jugeait, comme s'ils eussent cru qu'il leur arriverait un bien grand mal si vous les faisiez mourir, et qu'ils deviendraient immortels si vous daigniez-leur laisser la vie. De tels hommes déshonorent la patrie; [35b] car ils donneraient lieu aux étrangers de penser que parmi les Athéniens, ceux qui ont le plus de vertu, et que tous les autres choisissent préférablement à eux-mêmes pour les élever aux emplois publics et aux dignités, ne diffèrent en rien des femmes; et c'est ce que vous ne devez pas faire, Athéniens, vous qui aimez la gloire; et si nous voulions nous conduire ainsi, vous devriez ne pas le souffrir, et déclarer que celui qui a recours à ces scènes tragiques pour exciter la compassion, et qui par là vous couvre de ridicule, vous le condamnez plutôt que celui qui attend tranquillement votre sentence. Mais sans parler de l'opinion, il me semble que [35c] la justice veut qu'on ne doive pas son salut à ses prières, qu'on ne supplie pas le juge, mais qu'on l'éclaire et qu'on le

convainque; car le juge ne siège pas ici pour sacrifier la justice au désir de plaire, mais pour la suivre religieusement : il a juré, non de faire grâce à qui bon lui semble, mais de juger suivant les lois. Il ne faut donc pas que nous vous accoutumions au parjure, et vous ne devez pas vous y laisser accoutumer; car les uns et les autres nous nous rendrions coupables envers les dieux. N'attendez donc point de moi, Athéniens, que j'aie recours auprès de vous à des choses que je ne crois ni honnêtes, ni justes, [35d] ni pieuses, et que j'y aie recours dans une occasion où je suis accusé d'impiété par Mélitus; si je vous fléchissais par mes prières, et que je vous forçasse à violer votre serment, c'est alors que je vous enseignerais l'impiété, et en voulant me justifier, je prouverais contre moi-même que je ne crois point aux dieux. Mais il s'en faut bien, Athéniens, qu'il en soit ainsi. Je crois plus aux dieux qu'aucun de mes accusateurs; et je vous abandonne avec confiance à vous et au dieu de Delphes le soin de prendre à mon égard le parti le meilleur et pour moi et pour vous.

**[Ici les juges ayant été aux voix, la majorité déclare que Socrate est coupable. Il reprend la parole:]**

[35e] Le jugement que vous venez de [36a] prononcer, Athéniens, m'a peu ému, et par bien des raisons; d'ailleurs je m'attendais à ce qui est arrivé. Ce qui me surprend bien plus, c'est le nombre des voix pour ou contre; j'étais bien loin de m'attendre à être condamné à une si faible majorité; car, à ce qu'il paraît, il n'aurait fallu que trois voix [50] de plus pour que je fusse absous. Je puis donc me flatter d'avoir échappé à Mélitus, et non-seulement je lui ai échappé, mais il est évident que si Anytus et Lycon ne se fussent levés pour m'accuser, il aurait été condamné à payer [36b] mille drachmes [51], comme n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages.

C'est donc la peine de mort que cet homme réclame contre moi, à la bonne heure; et moi, de mon côté, Athéniens, à quelle peine me condamnerai-je [52] ? Je dois choisir ce qui m'est dû; Et que m'est-il dû ? Quelle peine afflictive, ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires domestiques, les emplois

militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités; moi, qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me [36c] trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui constitue votre essence, et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même, [36d] et ainsi de tout le reste ? Athéniens, telle a été ma conduite; que mérite-t-elle ? Une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles ? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée; et il le mérite bien plus que celui qui, aux jeux Olympiques, a remporté le prix de la course à cheval, ou de la course des chars à deux ou à quatre chevaux [53]; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en [36e] apparence : moi, je vous enseigne à l'être véritablement : celui-ci a de quoi vivre, et moi je n'ai rien. Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice, je le déclare, c'est [37a] d'être nourri au Prytanée.

Quand je vous parle ainsi, Athéniens, vous m'accuserez peut-être de la même arrogance qui me faisait condamner tout-à-l'heure les prières et les lamentations. Mais ce n'est nullement cela; mon véritable motif est que j'ai la conscience de n'avoir jamais commis envers personne d'injustice volontaire; mais je ne puis vous le persuader, car il n'y a que quelques instants que nous nous entretenons ensemble, tandis que vous auriez fini par me croire peut-être, si vous aviez, [37b] comme d'autres peuples, une loi qui, pour une condamnation à mort, exigeât un procès de plusieurs jours [54], au lieu qu'en si peu de temps, il est impossible de détruire des calomnies invétérées. Ayant donc la conscience que je n'ai jamais été injuste envers personne, je suis bien éloigné de vouloir l'être envers moi-même; d'avouer que je



mérite une punition, et de me condamner à quelque chose de semblable; et cela dans quelle crainte ? Quoi ! pour éviter la peine que réclame contre moi Mélitus, et de laquelle j'ai déjà dit que je ne sais pas si elle est un bien ou un mal, j'irai choisir une peine que je sais très certainement être un mal, et je m'y condamnerai moi-même ! [37c] Choisirai-je les fers ? Mais pourquoi me faudrait-il passer ma vie en prison, esclave du pouvoir des Onze, qui se renouvelle toujours [55] ? Une amende, et la prison jusqu'à ce que je l'aie payée ? Mais cela revient au même, car je n'ai pas de quoi la payer. Me condamnerai-je à l'exil ? Peut-être y consentiriez-vous. Mais il faudrait que l'amour de la vie m'eût bien aveuglé, Athéniens, pour que je pusse m'imaginer que, si vous, mes concitoyens, vous n'avez pu supporter [37d] ma manière d'être et mes discours, s'ils vous sont devenus tellement importuns et odieux qu'aujourd'hui vous voulez enfin vous en délivrer, d'autres n'auront pas de peine à les supporter. Il s'en faut de beaucoup, Athéniens. En vérité, ce serait une belle vie pour moi, vieux comme je suis, de quitter mon pays, d'aller errant de ville en ville, et de vivre comme un proscrit ! Car je sais que partout où j'irai, les jeunes gens viendront m'écouter comme ici; si je les rebute, eux-mêmes me feront bannir par les hommes [37e] plus âgés; et si je ne les rebute pas, leurs pères et leurs parents me banniront, à cause d'eux.

Mais me dira-t-on peut-être : Socrate, quand tu nous auras quittés, ne pourras-tu pas te tenir en repos, et garder le silence ? Voilà ce qu'il y a de plus difficile à faire entendre à [38a] quelques-uns d'entre vous; car si je dis que ce serait désobéir au dieu, et que par cette raison, il m'est impossible de me tenir en repos, vous ne me croirez point, et prendrez cette réponse pour une plaisanterie; et, d'un autre côté, si je vous dis que le plus grand bien de l'homme, c'est de s'entretenir chaque jour de la vertu et des autres choses dont vous m'avez entendu discourir, m'examinant et moi-même et les autres : car une vie sans examen n'est pas une vie; si je vous dis cela, vous me croirez encore moins. Voilà pourtant la vérité, Athéniens; mais il n'est pas aisé de vous en convaincre. Au reste, je ne suis point accoutumé à me juger digne de souffrir aucun mal. [38b] Si j'étais riche, je me condamnerais volontiers à une amende telle que je pourrais la payer, car cela ne me ferait aucun tort; mais, dans la circonstance présente... car enfin je n'ai

rien... à moins que vous ne consentiez à m'imposer seulement à ce que je suis en état de payer; et je pourrais aller peut-être jusqu'à une mine d'argent; c'est donc à cette somme que je me condamne. Mais Platon, que voilà, Criton, Critobule et Apollodore veulent que je me condamne à trente mines, dont ils répondent. En conséquence, je m'y condamne; et assurément je vous présente des cautions qui sont très solvables.

**[Ici les juges vont aux voix pour l'application de la peine, et Socrate est condamné à mort. Il poursuit:]**

[38c] Pour n'avoir pas eu la patience d'attendre un peu de temps, Athéniens, vous allez fournir un prétexte à ceux qui voudront diffamer la république; ils diront que vous avez fait mourir Socrate, cet homme sage; car, pour aggraver votre honte, ils m'appelleront sage, quoique je ne le sois point. Mais si vous aviez attendu encore un peu de temps, la chose serait venue d'elle-même; car voyez mon âge; je suis déjà bien [38d] avancé dans la vie, et tout près de la mort. Je ne dis pas cela pour vous tous, mais seulement pour ceux qui m'ont condamné à mort; c'est à ceux-là que je veux m'adresser encore. Peut-être pensez-vous que si j'avais cru devoir tout faire et tout dire pour me sauver, je n'y serais point parvenu, faute de savoir trouver des paroles capables de persuader ? Non, ce ne sont pas les paroles qui m'ont manqué, Athéniens, mais l'impudence : je succombe pour n'avoir pas voulu vous dire les choses que vous aimez tant à entendre; pour n'avoir pas voulu m e [38e] lamenter, pleurer et descendre à toutes les bassesses auxquelles on vous a accoutumés. Mais le péril où j'étais ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant encore je ne me repens pas de m'être ainsi défendu; j'aime beaucoup mieux mourir après m'être défendu comme je l'ai fait que de devoir la vie à une lâche apologie. Ni devant les tribunaux, ni dans les combats, il n'est permis ni à moi ni à aucun autre d'employer toutes sortes de moyens pour éviter la mort. Tout le monde [39a] sait qu'à la guerre il serait très facile de sauver sa vie, en jetant ses armes, et en demandant quartier à ceux qui vous poursuivent; de même dans tous les dangers, on trouve mille expédients pour éviter la mort, quand on est décidé à tout dire et à tout faire. Eh ! ce n'est pas là ce

qui est difficile, Athéniens, que d'éviter la mort; [39b] mais il l'est beaucoup d'éviter le crime; il court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et pesant comme je suis, je me suis laissé atteindre par le plus lent des deux, tandis que le plus agile, le crime, s'est attaché à mes accusateurs, qui ont de la vigueur et de la légèreté. Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné, et eux l'iniquité et l'infamie à laquelle la vérité les condamne. Pour moi, je m'en tiens à ma peine, et eux à la leur. En effet, peut-être est-ce ainsi que les choses devaient se passer, et, selon moi, tout est pour le mieux.

[39c] Après cela, ô vous qui m'avez condamné voici ce que j'ose vous prédire; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie. Je vous dis donc que si vous me faites périr, vous en serez punis aussitôt après ma mort par une peine bien plus cruelle que celle à laquelle vous me condamnez; en effet, vous ne me faites mourir que pour vous délivrer de l'importun fardeau de rendre compte de votre vie; mais il vous arrivera tout le contraire, je vous le prédis. [39d] Il va s'élever contre vous un bien plus grand nombre de censeurs que je retenais sans que vous vous en aperçussiez; censeurs d'autant plus difficiles, qu'ils sont plus jeunes, et vous n'en serez que plus irrités; car si vous pensez qu'en tuant les gens, vous empêcherez qu'on vous reproche de mal vivre, vous vous trompez. Cette manière de se délivrer de ses censeurs n'est ni honnête ni possible : celle qui est en même temps et la plus honnête et la plus facile, c'est, au lieu de fermer la bouche aux autres, de se rendre meilleur soi-même. Voilà ce que j'avais à prédire à ceux qui m'ont condamné : il ne me reste qu'à prendre congé d'eux. [39e] Mais pour vous, qui m'avez absous par vos suffrages, Athéniens, je m'entretiendrai volontiers avec vous sur ce qui vient de se passer, pendant que les magistrats [56] sont occupés, et qu'on ne me mène pas encore où je dois mourir. Arrêtez-vous donc quelques instants, et employons à converser ensemble le temps qu'on me laisse. [40a] Je veux vous raconter, comme à mes amis, une chose qui m'est arrivée aujourd'hui, et vous apprendre ce qu'elle signifie. Oui, juges (et en vous appelant ainsi, je vous donne le nom que vous méritez), il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Cette inspiration prophétique qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans tout le cours

de ma vie, qui dans les moindres occasions n'a jamais manqué de me détourner de tout ce que j'allais faire de mal, aujourd'hui qu'il m'arrive ce que vous voyez, ce qu'on pourrait prendre, et ce qu'on prend en [40b] effet pour le plus grand de tous les maux, cette voix divine a gardé le silence; elle ne m'a arrêté ni ce matin quand je suis sorti de ma maison, ni quand je suis venu devant ce tribunal, ni tandis que je parlais, quand j'allais dire quelque chose. Cependant, dans beaucoup d'autres circonstances, elle vint m'interrompre au milieu de mon discours; mais aujourd'hui elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, à aucune de mes paroles : quelle en peut être la cause ? Je vais vous le dire; c'est que ce qui m'arrive est, selon toute vraisemblance, un bien; et nous nous trompons sans [40c] aucun doute, si nous pensons que la mort soit un mal. Une preuve évidente pour moi, c'est qu'infailliblement, si j'eusse dû mal faire aujourd'hui, le signe ordinaire m'en eût averti.

Voici encore quelques raisons d'espérer que la mort est un bien. Il faut qu'elle soit de deux choses l'une, ou l'anéantissement absolu, et la destruction de toute conscience, ou, comme on le dit, un simple changement, le passage de l'âme d'un lieu dans un autre. Si la mort est la [40d] privation de tout sentiment, un sommeil sans aucun songe, quel merveilleux avantage n'est-ce pas que de mourir ? Car, que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée dans un sommeil profond que n'aurait troublé aucun songe, et qu'il compare cette nuit avec toutes les nuits et avec tous les jours qui ont rempli le cours entier de sa vie; qu'il réfléchisse, et qu'il dise en conscience combien dans sa vie il a eu de jours et de nuits plus heureuses et plus douces que celle-là; je suis persuadé que non-seulement un simple [40e] particulier, mais que le grand roi lui-même en trouverait un bien petit nombre, et qu'il serait aisé de les compter. Si la mort est quelque chose de semblable; je dis qu'elle n'est pas un mal; car la durée tout entière ne paraît plus ainsi qu'une seule nuit. Mais si la mort est un passage de ce séjour dans un autre, et si ce qu'on dit est véritable, que là est le rendez-vous de tous ceux qui ont vécu, quel plus grand bien peut-on imaginer, [41a] mes juges ? Car enfin, si en arrivant aux enfers, échappés à ceux qui se prétendent ici-bas des juges, l'on y trouve les vrais juges, ceux qui passent pour y rendre la justice, Minos,

Rhadamanthe, Éaque, Triptolème et tous ces autres demi-dieux qui ont été justes pendant leur vie, le voyage serait-il donc si malheureux ? Combien ne donnerait-on pas pour s'entretenir avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère ? Quant à moi, si cela [41b] est véritable, je veux mourir plusieurs fois. Oh ! pour moi surtout l'admirable passe-temps, de me trouver là avec Palamède[57], Ajax fils de Télamon, et tous ceux des temps anciens, qui sont morts victimes de condamnations injustes ! Quel agrément de comparer mes aventures avec les leurs ! Mais mon plus grand plaisir serait d'employer ma vie, là comme ici, à interroger et à examiner tous ces personnages pour distinguer ceux qui sont véritablement sages, et ceux qui croient l'être et ne le sont point. A quel prix ne voudrait-on pas, mes juges, examiner [41c] un peu celui qui mena contre Troie une si nombreuse armée[58], ou Ulysse ou Sisyphe[59], et tant d'autres, hommes et femmes, avec lesquels ce serait une félicité inexprimable de converser et de vivre, en les observant et les examinant ? Là du moins on n'est pas condamné à mort pour cela; car les habitants de cet heureux séjour, entre mille avantages qui mettent leur condition bien au-dessus de la nôtre, jouissent d'une vie immortelle, si du moins ce qu'on en dit est véritable.

C'est pourquoi, mes juges, soyez pleins d'espérance dans la mort, et ne pensez qu'à [41d] cette vérité, qu'il n'y a aucun mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort, et que les dieux ne l'abandonnent jamais; car ce qui m'arrive n'est point l'effet du hasard, et il est clair pour moi que mourir dès à présent, et être délivré des soucis de la vie, était ce qui me convenait le mieux; aussi la voix céleste s'est tue aujourd'hui, et je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien, et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. [41e] Je ne leur ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés; et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption

: c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. [42a] Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté Dieu.





PLATON: ŒUVRES COMPLÈTES : 43 TITRES (ANNOTÉS)

Acheter l'intégralité du livre :



## Table des matières

NOTE DE L'ÉDITEUR	2
LISTE DES TITRES	4
EUTHYPHRON	7
APOLOGIE DE SOCRATE	42
Table des matières	43
Présentation	44
Le procès	47